



Amis abonnés,
n'oubliez pas de renouveler
votre abonnement pour 2008

www.initiation.fr

L'Initiation

Cahiers de documentation ésotérique traditionnelle



Revue L'Initiation n° 12008 janvier - février - mars Trimestriel : 8 €

Revue du Martinisme et des divers courants initiatiques
fondée en 1888 par Papus et réveillée en 1953 par le Dr Philippe Encausse





La jeu, par Nicolas de Haller

L'Initiation

7/2 rés. Marceau-Normandie
43, avenue Marceau
92400 Courbevoie
Téléphone & télécopie :
(entre 9 h et 18 h)
01 47 81 84 79
yvesfred.boisset@papus.info

CCP : 8 288 40 U PARIS

Directeur : Michel Léger

Rédacteur en chef :

Yves-Fred Boisset

Rédacteurs en chef adjoints :

Aude Ben-Moha
& Bruno Le Chaux

Administrateur-honoraire :

Jacqueline Encausser

Administrateur : Annie Boisset

Rédacteurs adjoints : Mehiel,
M.-F. Turpaud & Marc Bariteau

Conception graphique :

Aude Ben-Moha



L'Initiation est également présente sur les sites web :
www.initiation.fr (site officiel)
www.yvesfred.com
www.chez.com/crp
www.france-spiritualites.com

Les opinions émises dans les articles que publie **L'Initiation** doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et n'engagent que leur responsabilité.

L'Initiation ne répond pas des manuscrits communiqués.
Les manuscrits non utilisés ne sont pas rendus.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Sommaire du n° 1/2008

Éditorial, par Yves-Fred Boisset	2
Évangile de Marie, par Christine Tournier	3
Chronique d'une mort annoncée, par Daniel Steinbach	15
Les occurrences du mot «Liberté» dans le canon chrétien et dans le coran, par Jean Pataut	22
Le sanglier, par Alain Auger	33
Aventure de la vie, aventure de l'esprit, par Pierre Osernat	41
Ce monde et l'autre, par Fabre des Essarts	61
Quelques présences allégoriques en littérature ésotérique française, par Denise Bonhomme (5 ^e et dernière partie)	66
Baglis TV, par Franck Agler	68
Les livres et les revues	72
Inventaire des revues disponibles et sommaires 2007	79
Bulletin d'abonnement	80
Informations	III ^e de couverture



Les années succèdent aux années et les siècles aux siècles. Et le temps broie les vies, affaiblit les corps et brouille parfois les esprits. Mais, notre schékina, étincelle divine, ne peut jamais s'éteindre et c'est là l'essentiel. Le temps n'a aucune prise sur elle car elle est hors du temps et de toutes les contingences strictement humaines et matérielles.

Mais, qu'est-ce que la vie d'un point de vue spiritualiste ? Saint-Yves d'Alveydre, dans Les clefs de l'Orient, balisait la vie de trois événements notables qui ramènent tous les autres à de banals faits divers. Ces trois événements notables sont la naissance, le mariage et la mort. Le premier et le dernier sont souffrance même si les progrès de la médecine ont pu rendre la souffrance physique plus supportable. Le deuxième, le mariage, pris en étau entre les deux autres, est consolation. Il est aussi et d'une certaine manière tentative de retour à l'unité primordiale et, pour l'homme (je veux dire le mâle), cet éternel errant, le mariage est une sorte d'ancrage à l'éternité que la femme porte en elle. Serais-je un insolent et risquerais-je le bannissement si j'affirme croire que, dans la création, la femme est antérieure à l'homme, autrement dit qu'Ève était là avant Adam ? Et c'est peut-être là qu'est la clé de la vie et la voie ouverte vers une meilleure compréhension de la Tradition. Suis-je traditionnellement incorrect comme d'autres sont politiquement incorrects en jetant un regard critique sur ce qui est a priori vérité sans débat ? L'antiquité d'un dogme ne le rend pas indiscutable. Et si, sans vouloir manquer de respect aux scribes de la « Genèse », j'ouvre un débat (hérétique ?) sur le féminisme, non point sur celui réducteur des suffragettes et de leurs émules parfois agressives qui rabaisent leurs revendications à des affaires strictement matérielles, certes importantes mais non essentielles, mais sur celui qui s'inscrit dans une dimension traditionnelle et initiatique ?

Être banni à mon âge, quelle importance ! Comme on se sent bien avec une langue définitivement déforestée !

De nombreux amis et abonnés nous ont envoyé leurs vœux à l'occasion du Nouvel An. Ils comprendront que nous n'avons pu répondre personnellement à chacun d'entre eux. Cependant, qu'ils soient tous assurés de notre fraternelle gratitude et qu'ils sachent combien leur confiance et leur soutien nous sont précieux. Pour le travail fourni au service de la Revue, nous cinq, Annie, Aude, Bruno, Michel et moi-même n'attendons d'autres récompenses que celle de votre amitié et de votre fidélité.

Yves-Fred Boisset, dimanche 21 octobre 2007

Par Christine Tournier

L'Évangile de Marie est l'Évangile attribué à Myriam de Magdala, celle que Philippe, dans le logion 32 (traduction de Jean-Yves Leloup), décrit ainsi :

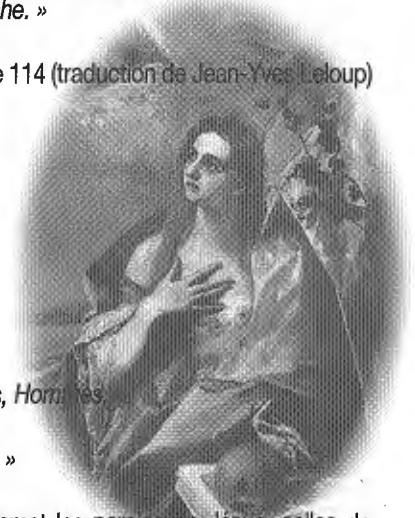
« Ils étaient trois qui marchaient toujours avec l'Enseigneur, Marie, sa mère, la sœur de sa mère et Myriam de Magdala qui est comme sa compagne (koïnonos) car Myriam est pour Lui une sœur, une mère et une épouse (koïnonos). »

Et dans le logion 55 :

« La compagne (koïnonos) du Fils est Myriam de Magdala. L'enseigneur aimait Myriam plus que tous les disciples, Il l'embrassait souvent sur la bouche. »

Et Thomas, dans son dernier logion, le 114 (traduction de Jean-Yves Leloup) narre :

« Simon-Pierre lui disait :
Que Marie sorte de parmi nous
parce que les femmes
ne sont pas dignes de la Vie.
Jésus répondit :
Voici que je la guiderai
afin de la faire Homme.
Elle deviendra elle aussi,
un souffle vivant semblable à vous, Hommes.
Toute femme qui se fera Homme
entrera dans le Royaume de Dieu. »



L'Évangile dont nous parlons ici transmet les paroles de Jésus, celles de Marie et celles des apôtres, mais également les échanges entre Marie et les disciples après la mort du Maître.

L'Évangile de Marie est, sans conteste, un Évangile gnostique, c'est-à-dire qu'il enseigne la connaissance des choses cachées. Antérieur aux quatre Évangiles officiels, dits synoptiques (« qui embrasse l'ensemble ») de l'Église catholique triomphante, il fut – avec bien d'autres, dits apocryphes (« suspect », « douteux », mais aussi « tenu secret ») – considéré comme

hérétique. Rome s'est acharnée contre les textes gnostiques et s'est efforcée de les détruire, mais, depuis quelques dizaines d'années, ils sont progressivement retrouvés. C'est en particulier le cas du *Codex de Londres (Pistis Sophia)* qui date du 4^e siècle, et le *Codex de Berlin* qui contient, entre autres, l'Évangile de Marie qui, lui, date du 2^e siècle.

Précisément, dans la *Pistis Sophia* (traduction de E. Amélineau), Jésus dit à Marie :

« Marie la bienheureuse, toi que je rendrai parfaite en tous les mystères des habitants d'En Haut, parle librement, ô toi dont le cœur est droit vers le Royaume des Cieux plus que tous tes frères. »

Plus loin :

« ... c'est toi qui seras le Plérôme de tous les Plérômes et la perfection de toutes les perfections. »

Et encore :

« En Vérité, Marie, bienheureuse es-tu qui hériteras tout le royaume de la Lumière. En vérité, tu es pneumatique et pure, Marie. »

Dans les nombreux échanges entre Jésus et les disciples, c'est Marie qui intervient le plus souvent pour interpréter l'enseignement. Jésus dit :

« Le lieu où je serai, y seront aussi mes douze Diacres ; Mais Marie la Madeleine et Jean le Vierge seront supérieurs à tous les disciples. »

En effet, Marie sert souvent d'intermédiaire entre Jésus, dont elle est la confidente, et les disciples qui sont d'ailleurs jaloux de la préférence que lui témoigne le Maître. Elle est omniprésente, jusqu'au pied de la croix, et, surtout, elle est la première à « voir » Jésus ressuscité. Philippe la considère même comme la parèdre, la compagne du Maître. Je retiens essentiellement que Jésus et Myriam partageaient une intimité spirituelle, intellectuelle et affective particulière et que cette femme fut privilégiée pour recevoir l'enseignement ésotérique initiatique. Ne donne-t-elle pas à Jésus les noms d'Enseigneur et de Bienheureux (c'est-à-dire celui qui a atteint la Béatitude, l'Éveil) ? Il est écrit qu'elle avait été une « pécheresse », c'est-à-dire une ignorante de l'essentiel, jamais qu'il s'agissait d'une prostituée, comme cela a été véhiculé plus tard. Dans les débuts du christianisme elle est, au contraire, consi-

dérée comme la confidente de Jésus dont elle reçoit les enseignements secrets et dont elle révèle les logions.

Voyons à présent les éléments essentiels de l'Évangile de Marie.

Aux questions qui lui sont posées, Jésus ne répond jamais de façon littéraire mais Il amène constamment à une réflexion d'ordre métaphysique.

Dès le début du texte (dont il nous manque les six premières pages), Jésus affirme l'interdépendance de tout le manifesté qui doit revenir un jour au non manifesté (« aux origines de la matière », dit-Il), aux commencements où coexistent l'Alpha et l'Omega, car l'impermanence habite ce monde transitoire. À la question de Pierre sur le péché, Jésus répond que le péché n'existe pas en lui-même mais que c'est nous qui le faisons exister. En effet, nous avons plutôt tendance à penser que le péché, c'est l'autre, ce qui nous permet de condamner cet autre, voire à mort, et de nous donner bonne conscience en nous croyant détenteurs du Bien, de la Vérité. En fait, Jésus montre que le péché est un non ajustement de notre être au Réel. Jean-Yves Leloup rappelle que le mot « péché » vient du grec « hamartia » qui veut dire « manquer la cible ». Paul le disait dans son Épître à Tite (1-15) : « Tout est pur pour les purs. Mais pour ceux qui sont souillés et qui n'ont pas la foi, rien n'est pur. »

On pourrait également citer Matthieu (15-11) : « Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui rend l'homme impur ; mais ce qui sort de sa bouche, voilà ce qui rend l'homme impur. »

À nouveau Matthieu (15-18/20) : « Du cœur procèdent mauvais desseins, meurtres, adultères, débauches, vols, faux témoignages, diffamations. »

Encore Matthieu (23-25/26) contre les pharisiens et les scribes : « Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui purifiez l'extérieur de la coupe et de l'écuelle, quand l'intérieur en est rempli par rapine et intempérance ! Pharisien aveugle ! purifie d'abord l'intérieur de la coupe et de l'écuelle, afin que l'extérieur aussi devienne pur. » Enfin, l'Épître aux Romains (14-14/20) : « Finissons-en donc avec ces jugements les uns sur les autres. » Mais également : « Je le sais, j'en suis certain dans le Seigneur Jésus, rien n'est impur en soi, mais seulement pour celui qui estime un aliment impur ; en ce cas, il l'est pour lui [...]. Car le règne de Dieu n'est pas affaire de nourriture ou de boisson, il est justice, paix et joie dans l'Esprit Saint [...]. »

Cela implique un non enfermement sur soi, une ouverture sur la compréhension du monde, une abolition de nos certitudes erronées et de nos illusions.

Paul, toujours dans l'*Épître aux Romains*, dit que la loi est « spirituelle », pas temporelle. Le péché est donc la Transgression, non de la Justice divine mais de sa justesse ; le péché c'est notre ignorance, car nous sommes présomptueux et imbus de nous-mêmes. Mais Jésus ajoute : « *Le Bien est venu parmi vous.* » Pour que le Bien nous pénètre, nous devons faire le vide en nous-mêmes, laisser la place à l'Autre. Si nous sommes emplis de ténèbres, nous ne pouvons entrer dans la Lumière, le Bien, le Beau, le Véridique.

Si nous laissons la place à l'ignorance, à l'attachement, à l'orgueil, à l'avidité, au mensonge, nous laissons également la place à la souffrance. Nous souffrons et provoquons alors la souffrance chez les autres. Dans l'*Évangile de Marie*, Jésus dit : « *Vous mourrez ; c'est la conséquence de vos actes.* » Nous sommes notre propre prison, notre propre mort. Cela implique une ouverture de l'être – cœur, âme, esprit, corps – et une vision juste des causes et des effets, de leur enchaînement, et de notre responsabilité vis-à-vis de nos pensées, de nos paroles, de nos actions, de nos sentiments (sans culpabilité pour autant). Ce n'est qu'ainsi que nous pouvons être libres, dans la conscience de l'unité essentielle de toutes les différenciations apparentes.

Jésus dit : « *Soyez en harmonie... inspirez-vous des représentations de votre vraie nature.* » C'est-à-dire : ne soyez pas attachés à des faux semblants, à des leurres, à des épiphénomènes. N'attribuons pas d'importance à ce qui n'en a pas. Le désir de possession, de quelque ordre qu'il soit (objets, êtres, idées, fantasmes, images...), est un empêchement à la liberté d'être. Ne pas avoir les mains en griffe mais en réception...

Jésus nous demande de tout quitter pour devenir pauvres... en esprit, c'est-à-dire non attachés aux apparences, au transitoire, à l'imaginaire, qui ne sont que du sable entre nos mains. Se désencombrer de ce qui nous alourdit. Souvenons-nous de la parabole du riche marchand qui ne peut passer par la petite porte de Jérusalem.

Jésus enseigne de nous accorder avec le monde, d'être dans la vigilance de son écoute, et surtout dans l'amour vrai, quelles que soient nos sympathies et nos antipathies subjectives.

Jésus dira : « *Qui veut vivre par l'épée, mourra par l'épée* » (Matthieu, 26-52). Il dira aussi, d'après Matthieu (7-1/5) : « *Ne jugez pas, pour n'être pas jugés ;*

car, du jugement dont vous jugez on vous jugera, et de la mesure dont vous mesurez on usera pour vous. Qu'as-tu à regarder la paille qui est dans l'œil de ton frère ? Et la poutre qui est dans ton œil à toi, tu ne la remarques pas ! [...]. »

Chez Luc (6-37/42), il est écrit : « *Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés ; ne condamnez pas et vous ne serez pas condamnés ; remettez, et il vous sera remis. Donnez, et l'on vous donnera [...], de la mesure dont vous mesurez on mesurera pour vous en retour.* »

Et chez Marc (4-24) : « *Et Il leur disait : Prenez garde à ce que vous entendez ! De la mesure dont vous mesurez on mesurera pour vous, et on vous donnera encore plus. Car à celui qui a l'on donnera, et à celui qui n'a pas, on enlèvera même ce qu'il a.* »

Jean, à propos de la femme adultère, recueille les propos du Maître : « *Que celui de vous qui est sans péché lui jette la première pierre !* »

Enfin, dans l'*Épître aux Romains* (2-1/2), Paul déclare : « *Aussi es-tu sans excuse, qui que tu sois, toi qui juges. Car en jugeant autrui, tu juges contre toi-même ; puisque tu agis de même, toi qui juges, et nous savons que le jugement de Dieu s'exerce selon la vérité sur les auteurs de pareilles actions. Et tu comptes, toi qui juges ceux qui les commettent et qui les fais toi-même, que tu échapperas au jugement de Dieu ? [...].* »

En effet, l'harmonie c'est le refus de nous croire séparés des autres et du monde ; c'est refuser la violence sans être violent soi-même, ne pas accepter l'inacceptable mais sans être pour autant habités par la haine ; c'est faire ce qui est juste en dépassant les notions étroites d'attraction, de répulsion et d'indifférence. Déjà vis-à-vis de nous-mêmes. Nous sommes souvent si incohérents ! Faire vivre notre vraie nature divine, tel est l'enseignement de Jésus.

Il dit aussi : « *C'est à l'intérieur de vous qu'est le Fils de l'Homme.* » Cela signifie que nous n'avons pas à suivre les faux prophètes mais à faire notre propre expérimentation de l'Enseignement de Jésus au cœur de nous-mêmes. La réponse à nos questions n'est pas à l'extérieur mais à l'intérieur de nous. Chercher la Vérité, c'est bien, mais à condition que ce ne soit pas une vaine quête de fantasmes et de chimères. La réponse est là, cachée

mais découvrable au plus profond de soi. La Voie, la Vérité et la Vie sont en nous pour notre accomplissement et c'est ici que nous devons les chercher et non en une quête hors de nous-mêmes, qui ne mènerait nulle part. C'est cette quête intérieure qui permet l'ouverture au monde : « *Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé* » dit Jésus.

Nous sommes des êtres de désir, des chercheurs, des chercheurs en devenir, des guerriers qui chevauchent le tigre, non pour apporter la guerre et la dualité mais la béatitude de l'unité, afin de témoigner de la Lumière.

L'Évangile poursuit en ces termes :

« *N'imposez aucune règle*

hormis celle dont je fus le Témoin.

N'ajoutez pas de lois à celle de celui qui a donné la Thora

afin de ne pas en devenir les esclaves. »

Ceci indique que la loi doit encadrer mais non enfermer. Elle est un système de repères et non un ensemble de dogmes ; elle ouvre sur l'indépendance consciente et connaissante. Telle est la doctrine des Templiers : « *Fais ce que dois ; advienne que pourra* » et celle de l'abbaye de Tésme : « *Aime et fais ce que voudras.* » Jésus nous dit : « *Je ne vous appellerai plus serviteurs mais amis.* » Car la seule loi, c'est l'Amour. Paul, parlant des trois Vertus théologiques que sont la foi, l'espérance et la charité, dira que sans l'amour, rien ne sert de rien. Par le Vrai Amour, le devoir est transformé en liberté, liberté au juste de la Réalité qui nous habite. Le « *je dois* » se transforme alors en « *je peux* ».

Quand Jésus demande aux disciples d'aller répandre son enseignement de par le monde, ceux-ci ont peur pour leur vie (pensons au reniement de Pierre), tandis que Marie demeure forte et confiante, leur disant : « *Sa grâce vous accompagnera et vous protégera.* » Elle les embrasse tous pour signifier leur mission collective, leur fraternité, pour leur redonner foi en l'Être qui les guide, et les réorienter vers le juste et le bon.

Pour cela, elle ajoute : « *Louons plutôt Sa grandeur* » et « *Il nous appelle à devenir pleinement Humains* ». Il s'agit d'élever leur cœur au-delà de leur petit ego transi et transitoire, pour leur rappeler que le Seigneur les a appelés pour une autre Vie, plus légère, plus spirituelle, plus libre, plus désencombrée des peurs et des hésitations, où seule prime la Parole créatrice et rédemptrice. Être pleinement humain, c'est participer du divin, c'est être dans la

conscience de notre interdépendance avec tout le manifesté... et le non manifesté. Être dans la plénitude et non dans le manque. Marie transmet aux disciples la Lumière du Maître afin de les extirper de leur obscurité et leur rappeler l'essentiel à être.

Alors, Pierre lui demande ce qu'elle sait de Jésus et que les autres disciples ne savent pas. En cela, il lui reconnaît la place particulière et privilégiée qu'elle occupe, elle dont l'initiation semble plus poussée que la leur. Ce n'était certes pas évident pour un homme de l'époque, juif de surcroît, d'avouer la primauté d'une femme sur lui (nous le verrons plus loin). Mais il la reconnaît implicitement, ce qui ne figure pas dans les autres Évangiles. Marie représente la compassion, la force sereine : elle est au pied de la croix avec Marie et Jean, pas les autres disciples. C'est d'ailleurs pour cela qu'elle sera la première à contempler le Ressuscité car elle est au-delà de la peur de mourir, elle est la *Sophia* qui s'unit au *Logos* incarné.

Elle dit aussi aux disciples qu'elle a vu Jésus lui apparaître après sa mort et qu'il lui a dit : « *Bienheureuse, toi qui ne te troubles pas à ma vue. Là où est le Noûs, là est le trésor.* »

Elle ne livre pas aux disciples un enseignement du Maître mais une réflexion de celui-ci envers elle. Elle leur dit, en substance, que l'on peut être au-delà des mots de la croyance, pour VOIR et ÊTRE dans l'essentiel, dans la contemplation active, dans la Sagesse de l'Esprit, et non plus dans la littéralité de l'enseignement oral. Voir et non plus seulement croire se fait dans l'ouverture totale du cœur. Être et non plus avoir. Recevoir et ne plus prendre. Connaître et non plus savoir.

Marie demande à Jésus ressuscité si la vision qu'elle a de Lui, de l'Essentiel, passe par la *Psyché* (l'âme) ou par le *Pneuma* (le souffle). Il lui répond : « *Ni par la psyché, ni par le pneuma ; mais par le Noûs qui est entre les deux...* » Loin de la pensée littérale de la plupart des disciples, Marie pose des questions d'ordre métaphysique. Ce n'est pas qu'elle doute de la vision qu'elle a du Seigneur, mais elle veut écarter tout risque de projection fantasmatique, toute perception subjective. La réponse de Jésus se situe dans la totalité de l'être unifié, le *Noûs* étant ce qui permet au divin de nous être accessible, qui transcende le *soma* (les sensations) et la *psyché* (les émotions), tout en les incluant. La Vision se fait alors avec le corps, l'âme et l'esprit tout ensemble

transfigurés. Il n'y a plus de séparation entre *Yeshua* divin et Myriam humaine, mais rencontre sublime. Le Réel rencontre la réalité.

Citons Jean (9-39) :

« *C'est pour un jugement
que je suis venu en ce monde :
pour que voient ceux qui ne voient pas... »*

Et Mathieu (13-13) :

« *C'est pour cela que je leur parle en paraboles :
Parce qu'ils vivent sans voir et entendent sans entendre ni comprendre. »*

Enfin, Isaïe (6-9/10) :

«... *Va, et dis à ce peuple :
Écoutez de toutes vos oreilles sans comprendre,
Voyez de vos yeux sans apercevoir,
Appesantis le cœur de ce peuple,
Rends-le dur d'oreille,
Bouche-lui les yeux,
de peur que ses yeux ne voient,
que ses oreilles n'entendent,
que son cœur ne comprenne,
qu'il ne se convertisse et ne soit guéri. »*

On peut nommer les empêchements (« climats », du grec « *Klima* », inclinai-son) qui se présentent à l'âme et dont celle-ci doit se détacher pour atteindre le niveau divin:

- l'Obscurantisme,
- la Convoitise,
- l'Ignorance,
- la Colère,
- la jalousie,
- mais aussi l'emprise charnelle,
- la Sagesse ivre,
- et la Sagesse rusée,

qui sont autant de freins à voir, à discerner, à comprendre, autant de raisons de demeurer aveugles, empêtrés dans la matérialité, la littéralité, incapables

que nous sommes d'accéder à la transcendance du Réel, à la vision du divin, à la totalité de la manifestation dans la non manifestation.

L'Ignorance est l'ennemie de la Conscience, de la Vigilance, de la lucidité, et occulte la Vision. Être ignorant, c'est être prisonnier de ses certitudes. Manquer de discernement, c'est être irresponsable face à sa propre vie. C'est être dans le « croire » et non dans le « voir » ; c'est penser que l'on est séparé des autres, du vivant, et parfois même de soi-même ; c'est confondre l'avoir et l'être, l'objet et le sujet.

Dans l'*Évangile de Marie*, l'âme demande de ne pas juger, de ne pas dominer, de ne pas méconnaître, car « *tout ce qui est composé sera décomposé / sur la terre comme au ciel* ». Nous reportons toujours la responsabilité de nos erreurs sur les autres, et nous nous trouvons des excuses à nos manques. *Luc* (6-42) dit : « *Comment peux-tu dire à ton frère : Mon frère, attends que j'enlève la paille qui est dans ton œil, toi qui ne vois pas la poutre de ton œil.* »

La Colère exprime notre impuissance à accepter ce qui est. La révolte, la colère, les revendications, la violence, sont les symptômes de nos désirs inassouvis quand les événements ne correspondent pas à notre volonté. La frustration, de quelque ordre qu'elle soit, entraîne rancœur, amertume, jalousie, et donc violence intérieure qui peut alors se manifester extérieurement, ou se retourner contre soi-même dans la dépression. C'est une aliénation de l'âme alors enténébrée, voire « possédée ». Quand on dit aujourd'hui de quelqu'un qu'il « a pété les plombs », on ne peut être plus explicite. Seul le constat de l'interdépendance permet la non aliénation à soi-même, aux autres, à un quelque chose, à une pensée, une parole, une action, quelles qu'elles soient. Sans cette vision qui entraîne la confiance, l'acceptation de ce qui est, sans cet abandon de nos désirs plus ou moins compulsifs, hébétés, butés, aucune liberté d'être, aucune alliance avec le divin ne peuvent exister.

L'empire charnel est l'attachement à toutes les convoitises, non seulement sexuelles mais également sensuelles : la glotonnerie, par exemple. La sagesse ivre et la sagesse rusée sont évidemment de fausses sagesse puisqu'elles sont animées par l'*ego*, l'orgueil, le calcul, le mensonge et l'illusoire.

On peut se référer à Paul, dans sa *Première épître aux Corinthiens* (1-21) :

« ... le monde, par le moyen de la sagesse, n'a point reconnu Dieu dans la Sagesse de Dieu. »

Et dans son *Épître aux Romains* (1-19/20) : « Ce qu'il y a d'invisible depuis la création du monde se laisse voir à l'intelligence à travers ses œuvres, son éternelle puissance et sa divinité, en sorte qu'ils sont inexcusables ! »

C'est ainsi que la fausse sagesse, au lieu de nous rapprocher de la Connaissance du divin, nous en éloigne et nous fait, au contraire, errer de doute en doute et d'erreur en erreur.

Et *Isaïe* (29-14) de proclamer :

« La sagesse de ses sages tournera court,
L'intelligence de ses intelligences s'éclipsera ».

L'intellect non animé par l'amour n'est que stérilité. La Vraie Sagesse est la *Sophia* qu'incarne Myriam, et ce n'est que par elle que nous pouvons accomplir les desseins de Dieu, pour nous, avec nous et en nous. Dans la fausse sagesse, nous autodétruisons notre propre humanité dans le sens le plus spirituel du terme, car nous nions la capacité de notre âme à se fondre en Dieu. Nous demeurons, pleins de vanité, des êtres séparés, emplis de vide et d'inutilité stérile et pompeuse. Le fait même de se croire sage est folie ; le fait d'être attaché à la sagesse est folie.

Dans le texte, l'âme dit :

« Ma convoitise... s'est apaisée,
et je fus délivrée de mon ignorance ».

Alors, la vraie Sagesse de l'Homme se manifeste. S'il ne comprend pas que tout émane du divin et non de lui-même, l'Homme ne pourra accéder à la Connaissance, à la Sagesse, à l'Éveil. Pour parvenir au plan spirituel, il doit dépasser le plan psychique. Ainsi parviendra-t-il à la liberté d'être, au retour à l'essentiel, au « Véridique », à la pure contemplation du Verbe, à la Vacuité, dans la communion totale, absolue, avec le divin.

Être dans l'attention vigilante et non plus dans la tension : l'âme migre alors du temps à l'éternité, de l'agitation au repos, de l'ici à l'infini. Elle dit :

« Je suis sortie du monde grâce à un autre monde ;
une représentation s'est effacée
grâce à une représentation plus haute. »

Nous ne pouvons nous élever qu'en nous allégeant de tout le superflu, le superfétatoire, le trop plein de fatras qui nous encombre et nous étouffe. Si nous voulons monter à une échelle, il faut bien lâcher un barreau pour attraper provisoirement celui qui se situe plus haut. En se désencombrant matériellement en esprit, on peut atteindre des niveaux plus sublimes, plus subtils, le monde du *Pneuma*, celui du *Noûs* et celui du Divin. Par la purification progressive de ses lourdeurs, par un délestage approprié, l'âme peut accéder à la vision de l'Esprit. Les écailles peuvent tomber et nos yeux se déciller. La transcendance est à la dimension de ce que l'on abandonne, c'est-à-dire la soumission aux passions quelles qu'elles soient. Elle s'accompagne du silence qui est de toute éternité, après les tumultes éminemment provisoires et éphémères que nous subissons.

Après cela, il n'y a rien à dire, seulement faire silence, taire toutes formes de bavardage.

Mais voilà qu'André et Pierre apostrophent Marie, la mettant directement en cause, émettant des doutes sur sa transmission des enseignements de Jésus et sur le fait qu'elle est une femme. Leur jalousie éclate : une femme ; la préférée du Seigneur ? Une femme remettant en cause leurs habitudes ? Une femme connaissant des secrets qu'ils ignorent ? C'en est trop : « *L'a-t-Il vraiment choisie et préférée à nous ?* » Ils ne peuvent accepter le silence de Marie (« *Après avoir dit cela, Marie se tut* ») qui signifie un accès à une sagesse qu'ils ne saisissent pas. On connaît cette irritation de Pierre contre les femmes dans la *Pistis Sophia*. Mais là, c'est pire, c'est l'incroyance en la véracité des paroles de Marie, tout simplement parce qu'ils ne les comprennent pas et qu'ils pensent toujours que les femmes « *radotent* ». *Luc* (24-10/11) narre le refus des apôtres, après la résurrection, de croire les femmes qui leur annoncent la nouvelle : « ... ces propos leur semblèrent pur radotage, et ils ne les crurent pas. »

« *Alors Marie pleura* » ajoute sobrement l'Évangile : elle se trouve impuissante à dire, face à un homme si fermé qu'elle appelle pourtant tendrement « *frère* », et elle l'interroge : crois-tu que j'aurais pu inventer cela ? dit-elle en substance, crois-tu que j'aurais menti et inventé la résurrection ?

Lévi s'oppose alors à Pierre et ne doute pas de la parole de Marie car il

reconnaît que Jésus « l'a aimée plus que nous » et que s'acharner contre elle témoigne d'incompréhension, voire de misogynie stérile, en tout cas d'un comportement païen.

Lévi ajoute :

« ... devenons l'Être humain dans son entièreté ;
laissons-Le prendre racine en nous
et croître comme Il l'a demandé.
Partons annoncer l'Évangile
sans chercher à établir d'autres règles et d'autres lois en dehors de celle
dont Il fut le Témoin. »

Tout est dit, tout est à faire, tout est à être, tout est à transmettre, tout est à vivre, à accomplir.

Que font alors les disciples ?

« Dès que Lévi eût prononcé ces mots,
ils se mirent en route pour annoncer l'Évangile. »

Il ne reste, en effet, plus qu'à témoigner de la Lumière et à laisser le Souffle envahir la Parole, à n'être plus que le Véhicule de la Vérité.

En manière de conclusion, j'aimerais rappeler que, dans l'Évangile des Égyptiens, Marie demande à Jésus quand le règne de la mort s'achèvera. Il lui répond : « Lorsque vous autres femmes ne ferez plus d'enfants [...] lorsque les deux deviendront un, qu'il n'y aura plus ni homme ni femme, alors finira le règne de la mort. » Quant à Marc, parlant de Marie lorsque celle-ci parfuma les pieds de Jésus et les essuiera avec ses cheveux, il dira (14-9) : « ... partout où sera proclamée la Bonne Nouvelle, dans le monde entier, on redira aussi, à sa mémoire, ce qu'elle vient de faire. » Jean, dans les derniers chapitres de son Évangile, considère Myriam de Magdala comme la véritable fondatrice du christianisme (VIII-20). C'est à elle que Jésus ressuscité va apparaître et transmettre ses dernières paroles : « ... va trouver les frères et dis-leur : je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. » Tout est achevé et tout commence. Le principe féminin entraîne le principe masculin dans sa montée vers le Divin, en lui montrant le chemin tracé par le Seigneur.

Par Daniel Steinbach

*Tous les jours, on vit de petites
morts. Un jour on vit la Mort.*



Mourir, je veux bien, mais comment ? Je n'ai pas la clef de ma mort, je ne suis pas formé ! Personne, aucun maître ne forme au décès, ni apprentissage, ni essai possibles.

C'est déroutant, en dehors de tout ce que je peux connaître, et je serai seul ! On est rarement vraiment seul dans la société ; on connaît la solitude, bien sûr, mais dans la foule. Il y a toujours au moins des infirmières ou des médecins pour nous prendre en charge, des policiers pour l'ordre, des voisins pour le bruit et des éboueurs pour les poubelles. Il n'y a plus beaucoup d'aventure solitaire, sauf celle des pionniers, un petit nombre de chasseurs de l'extrême, hyper-médiatisés, ou de quelques rares moines ou mystiques de toutes croyances. Sinon, de nombreux êtres humains réalisent sans cesse les mêmes mouvements ; on innove rarement, et même dans ce cas, on raconte son expérience.

Sur la mort, pas grand chose, sauf des spéculations, un passage solitaire sans essai préalable. Nous sommes tous des premiers de cordée sur le pic inviolé de la faucheuse, des Einstein découvrant la relativité, sans la possibilité de venir la raconter.

Et puis la mort, qu'est ce que c'est ? « J'ai fait un petit tour dans la vie, coucou, je vous tire ma révérence, compagnes et compagnons de la Société, de ma famille, de mes amis. Je m'en retourne à ce que j'étais avant l'enfance. » Tout homme est d'abord un embryon solitaire, au moins dans les premiers mois de sa vie intra-utérine.

Je vais d'abord retrouver cet état de fœtus esseulé. Ensuite, c'est une question de croyance, ou d'intuition. Je pense retourner à la condition dans laquelle se trouvait mon être avant de devenir un ovule fécondé, avec un peu plus d'expérience, enrichi par un mûrissement neuf, par une nouvelle saison d'existence.

Je n'ai pas envie que l'on me vole ma mort ; je désire la vivre conscient.
Le sommeil n'est-il pas un avant-goût de la mort ?
J'aime les ultimes instants qui précèdent l'assoupissement, crépuscule de l'éveil. Le sommeil n'est pas totalement installé, la conscience commence à flotter.
S'endormir conscient, pourquoi, aussi, ne pas mourir conscient ?
De même quand je m'éveille, parfois, il y a un moment de flottement, le corps dort encore, immobile, dans l'aurore de l'éternel. La conscience prend lentement son envol, libérée de la pesanteur du corps, puis les membres s'agitent peu à peu.
Une idée sinistre me traverse l'esprit : que pense un mouton ou un porc quand la main qui l'a nourri le saisit par une patte, la traverse d'un croc de boucher et met à nu ses tripes et ses boyaux, summum de l'impudeur ?
Comme dans ce cas, la mort doit être réconfortante pour oublier la traîtrise de l'humain.
Les idées s'enchaînent : Des enfants confiants sous une douche, se rendent compte soudain qu'il n'y a pas d'eau, seules des vapeurs de zyklon B...
Très longtemps, j'ai vécu dans l'insouciance. La mort restait cantonnée dans le domaine du possible, mais elle demeurerait toujours une éventualité lointaine.

* * *

Aujourd'hui mon décès est certain à court terme !
Cette idée a bouleversé ma vie.
Pourquoi moi et pas certains autres ? Pourquoi maintenant et pas quand je serai vieux ? Quelle est donc la règle du jeu, que je sache pourquoi j'ai perdu ? Quel règlement ai-je donc ignoré ? Quelle loi ontologique ai-je bafouée ? Quelle divinité tutélaire ai-je insultée ?
Ah si seulement je pouvais mourir en comprenant ! Cette idée m'a dérangé longtemps : mourir c'est inéluctable, OK je veux bien ; les souffrances, j'ai plus de mal à les assumer ; enfin, soit ! Mais le pire c'est que je ne sais pas pourquoi je dois supporter cela !
Pourquoi, pourquoi, pourquoi ? C'est cela, je pars en voyage, je suis un émigré arménien quittant son pays martyr en 1917. Où aller ? Qu'y aura-t-il au bout du voyage ?
Je me vois en Christophe Colomb ou en Magellan partant découvrir une terra incognita. Et puis à quoi bon ?

Des milliards d'êtres humains sont passés par ce chemin, pourquoi pas moi ?
Des milliards d'êtres humains se sont présentés seuls devant le porche de la Pure Vérité. Ils ont dû bannir tout mensonge car, en passant cette porte, on ne peut plus jouer la comédie, même pas à soi-même !
Notre époque met en valeur le look. Le look cadavre angosse ! Nu, terriblement nu, mon corps sera dénudé de sa matérialité. Je n'aurai plus d'alibi, plus de trompe l'œil, rien !
Mais ce rien devient tout : qu'est donc le silence quand on n'a plus d'oreille ? Que sera ma vision quand je serai pur esprit ?
Au delà du silence est-ce encore le silence ? Au delà du ressenti, y a t'il encore des impressions ? Si je meurs conscient, les yeux ouverts, une flamme va-t-elle s'éteindre tout à coup, comme on manie un interrupteur, ou petit à petit, decrescendo, fondu enchaîné du monde terrestre vers le monde de la mort ?
À force de me poser ces questions, et bien d'autres, je me suis calmé. J'ai tenté de deviner ce qu'est le silence. Le silence dans le brouhaha, le silence dans le calme, le silence dans le silence. J'ai goûté ce silence, comme une révélation.
Je suis assis là. L'univers resplendit autour de moi. Une intense impression de clarté, une présence accrue à moi-même et à l'entourage. Léger, je respire paisiblement. J'ai l'intuition d'un monde sans temps et sans espace. Le silence grésille dans la lumière. Les couleurs resplendissent. Le vécu est magnifique. Un instant qui dure de grand vide éthéré. Un moment de pure existence. Un cristal de vie. Il n'y a rien, rien que du ressenti subtil, rien qu'une perception claire du rien. Rien qu'un tout ineffable. Je suis un arbre, un roc, une montagne. Je suis, c'est tout. Un avec l'univers, un et rempli d'amour !

* * *

Mourir, la belle affaire ! Tant d'êtres humains sont passés par là ! On mourait tous ensemble, par compagnies entières dans les tranchées de la Première Guerre mondiale ou sur les plages de la seconde.
On ne faisait pas tant d'histoire !
Au nom de quoi au fait ?
De la patrie !
Ah oui ?
« Tuez les tous, Dieu reconnaîtra les siens. » On n'était pas plus formaliste !

Mourir, oui, mais en laissant une trace sur terre.
Laquelle ?
Une humble, une modeste trace, l'ombre d'une empreinte.
M'en irai-je ayant accompli ma tâche ?
Partirai-je avec la satisfaction du devoir bien rempli ?
Disparaîtrai-je dans l'horreur de l'inachevé, l'abomination du « *Non, c'est trop tôt, j'avais encore tant à faire !* ».

* * *

Je les vois bouger. Ils travaillent du matin au soir, se précipitent à l'hyperchose, aux galeries machin pour faire leurs courses.
J'ai envie de hurler : « *Ce n'est pas cela la vie ! Vous courez tout droit à votre perte !* »

Je pense que je devrais plutôt dire : « *ce n'est peut-être pas cela.* »

Relativisez, la mort relativise la vie, voyez comme elle est belle !

Je n'ai rien de sûr, que du ressenti.

Je ne perçois qu'une voie intérieure qui véhicule ces mots.

Ce n'est pas cela la vie, inconsciemment, vous le savez ! Vous êtes frustrés, sans vous en rendre compte vraiment, alors vous consommez ! Travailler, consommer, êtes-vous heureux pleinement ? Profitez-vous totalement de chaque seconde qui s'écoule, de chaque moment qui meurt ? Ou plutôt ne courez-vous pas éternellement vers le moment suivant ? Sentez-vous qu'à ce train là, le temps passe de plus en plus vite ?

Je pense à ma fascination pour le temps africain que je rencontre aussi chez certains vieux paysans dans la campagne française : pour eux le temps n'est pas le même, il est ralenti, il est goûté.

Nous avalons le temps au lieu de savourer l'instant présent. Où allons-nous ? Moi, mon temps a changé. Je profite pleinement de chaque instant ; je m'arrête et ressens avec bonheur la vie qui s'écoule en moi, jusqu'à la plus légère vibration des orteils. Je jouis des couleurs que je distingue en fermant les yeux, du tempo de mes pouls qui battent, du torrent de sang qui déferle dans mes artères. Quel bonheur de savoir que c'est la vie, et de la déguster. L'histoire de la planète continuera quand je serai mort. Le pourcentage du nombre de chômeurs, en données corrigées des variations saisonnières, l'Indice Nikkei, tout cela me paraîtra loin ! Je regretterai d'y avoir attaché tant d'importance.

Dans une vie, que de temps perdu avec du futile, avec des riens qui intrinsèquement n'ont aucune importance ! La mode, le *look*...
Le paraître me semblera si peu intéressant ! J'ai découvert des valeurs plus authentiques, mais considérées en général comme terre à terre.
Entendre un chant d'oiseau dès le matin est pour moi une expérience magnifique, essentielle plus motivante que de connaître la valeur du CAC 40.
Je me sens proche de mon corps, je fais attention à lui, de manière différente ; je me sens relié à la nature. Je savoure les choses, j'en extrais le maximum que je peux en retirer. Je ne gâche plus et surtout je relativise beaucoup les questions d'argent.

* * *

La mort serait-elle une chance pour l'homme ? N'abolit-elle pas les blessures amenées par la pesanteur terrestre ?

Vis bien, mon ami l'être humain. Tu sais que tu as au moins une limite, tu es mortel ! Alors vis bien ta vie pour laisser quelque chose de toi sur terre, puis meurs apaisé ! La mort relativise ton orgueil envahissant !

J'ai plus peur de la souffrance que de la mort. Cette dernière sera pour moi délivrance. Et pourtant j'ai envie de vivre intensément.

Je pense à la mort comme à un trait de lumière me traversant, un grand éclair. Je n'arrive pas à considérer la mort comme triste ; je sais bien qu'à ce moment précis, celui où je franchirai la frontière, mes souffrances partiront, je ne serai plus qu'émotion et ressenti.

Quand l'humain sera réconcilié avec la mort, il vivra mieux, plus intensément.

* * *

Nous mourons à tout moment, à chaque instant ; de petites morts, de plus grandes morts ; le temps fuit. Chaque seconde meurt, nous ne la retrouverons jamais telle quelle. Chaque seconde meurt, chaque seconde naît dans le même mouvement ; chaque seconde doit mourir pour laisser place à la suivante. L'an meurt à la saint Sylvestre pour renaître au premier janvier.

Nous sommes morts un jour à notre état de nourrisson, en naissant à l'état d'enfant, puis morts à l'état d'enfant pour naître à l'état d'adolescent, etc.

La mort permet la naissance à un autre état, n'est-ce pas ainsi que l'homme progresse ? La mort en tant que telle est un passage de la vie, d'un stade à

un autre. Les feuilles meurent à l'automne pour renaître au printemps. Et si nous étions, nous les êtres humains, les feuilles d'un arbre ? Selon les astrophysiciens, nous n'appréhendons que dix pour cent de la matière ; le reste, nous ne pouvons pas le voir, nous n'en avons aucunement conscience, et pourtant cela est ! Nous ignorons quatre-vingt-dix pour cent du total de la matière existante ! Dans ces conditions, la vie n'est-elle qu'une illusion ? L'arbre serait fait de substance inobservable par l'homme. Feuilles à l'automne, nous mourons pour enrichir l'arbre ; l'arbre serait une part de cette notion que l'on appelle « Dieu ». Nous sommes les feuilles d'un même arbre, nous sommes l'arbre ; tous ensemble, nous le faisons croître. L'arbre est la Divinité. Je meurs à l'automne, mais il y aura des bourgeons au printemps prochain. Ma mort fait partie intégrante du processus de croissance, c'est ma nature humaine.

* * *

Décéder sera pour moi un grand plongeon dans l'Amour, vers la lumière que j'ai pressentie, dans une entité bleue, comme les vitraux de la Sainte Chapelle. Cet amour, je lui ai couru après toute ma vie, j'ai souvent été déçu. Je l'ai connu tout de même de mon vivant, je le contacte maintenant. Je mourrai porté par lui. Le reste n'a aucune importance. Amour, moteur de la vie, onde porteuse de l'âme. Énergie ineffable. Amour souvent contrarié par la pesanteur terrestre, Amour léger, désincarné mais pointillé porteur de la créature libérée ! Je vibre avec l'arbre sous la neige ; je suis ouate silencieuse, immaculée, la beauté d'une seconde éternelle. Un oiseau a marqué le tapis neigeux. Je suis captivé par les minuscules traces de pattes. Ce spectacle m'absorbe. N'est-ce pas cela aussi l'essentiel ? Que de choses à découvrir, que de beauté ignorée par l'orgueil humain ! Je pense à la guerre. À quoi sert la haine, sinon rassurer des êtres perdus ? Beaucoup d'hommes ignorent ce qu'est l'amour, ou plutôt le ressentent sous la forme de haine, car ils en ont peur et se ferment au lieu de l'accueillir. La haine est la solide canne sur laquelle s'appuie l'homme qui ne tient pas sur ses deux pieds. Moteur de lâchetés, compagne des peurs insidieuses de l'homme incomplet, de l'être immature, la haine est un signe, souvent l'humain l'ignore.

Mourir sans se départir de sa haine doit faire partie des morts les plus terribles ! Pourquoi tant de haine, je vois beaucoup de paix dans les paysages ? L'amour semble simple à contacter. Bien sûr, le fort mange le faible, la gazelle est dévorée par le lion. Mais la gazelle se nourrit également ! Tant de micro-systèmes forment un tout, quelles en sont les règles ? La gazelle dévorée est née pour apporter son énergie à ce lion, tel était son destin. D'autres organismes ont vécu pour alimenter cette gazelle. Quelle simplicité dans la complexité du cycle écologique primaire ! Mais l'homme ne dévore plus depuis longtemps son ennemi. Quel gâchis... sauf pour les asticots ! Neige, poudreuse impondérable, éclatante de blancheur, ta présence est lumière ; ton éclat irradie mon être de bonheur. Quand je suis né, je n'avais aucune idée consciente de ce que j'allais devenir ; quand j'étais un jeune adulte qui faisait souvent la fête, je pensais que cela durerait un bon moment. À l'époque, je n'écoutais jamais mon corps, je n'entendais pas la vie circuler en lui ! Alors que m'apportera demain ? Un éclair de soleil, Je peux approcher ma main, de façon qu'elle soit éclairée. Je sens ma peau vibrer à la fréquence de l'énergie solaire. Comme c'est intense, comme c'est beau. Un fragment de lumière effleure un soupçon de derme. Je porte ma conscience en cet endroit. Vibrations intenses, chaleur, je me fonds dans la lumière.

* * *

Mourir dans la lumière, douceur du ressenti, légèreté de l'être vivant avec passion. Fragrance de la plume aspirée vers l'au-delà. Regarde, Regarde bien là bas, par-delà la ligne d'horizon, il y a un monde ignoré, c'est ton univers désormais. Regarde et ressens son ultime fréquence sur les ailes du vent. Je contacte la douceur du miel, la finesse du pétale de tulipe, le duvet du poussin. J'atteins la splendeur du Levant. Eh l'Homme, regarde ce monde d'essence impondérable, il est tien désormais. Laisse pénétrer en toi, mon frère, mon ami, la vibration du subtil, moyeu de la substance, dans la volupté et l'harmonie.

Les occurrences du mot « liberté » dans le Canon chrétien et le Coran

Par Jean Pataut



On trouvera, ci-après, la communication présentée par Jean Pataut au colloque des 22-23 janvier 2007, organisé entre l'université catholique de Louvain et l'université islamique de Marrakech. Ce colloque avait pour thème : « Science, Islam, Christianisme et modernité ».

Avant la modernité, certains mots essentiels de la philosophie et même du vocabulaire courant avaient un sens très différent de celui en usage actuellement. Il en est ainsi, par exemple, des mots « science », « cœur », « matière ». Et pourquoi ne pas retenir ici le mot « liberté », si emblématique de la pensée moderne, dans la sphère privée comme dans la vie politique ? D'autant qu'il se situe au centre même de nos réflexions, aujourd'hui, au sein de ce colloque.

Curieusement, le mot « liberté », pourtant d'un usage si courant en Occident, ne figure guère dans les Écritures des religions, notamment chrétienne et islamique, nées, il est vrai, bien avant l'émergence de la modernité. Cette rareté d'usage, facile à constater, comme vous le verrez, n'est-elle pas, par elle-même, très significative ? Et pourtant, qui la relève et qui la commente ? Pourquoi retenir des « occurrences » ? Eh bien, tout simplement pour se servir d'une matière brute, prise avant tout commentaire, toute interprétation interprétative, toute recherche de « sens ».

On abordera tour à tour les principales occurrences du mot « liberté » dans les Écritures chrétiennes ; puis, malgré mon extrême ignorance des Écritures islamiques, dont je suis confus et dont je prie d'être pardonné en dépit de mon outrecuidance, je vous proposerai néanmoins quelques observations, fort limitées, en cet autre domaine.

OCCURRENCES DANS LES ÉCRITURES CHRÉTIENNES

Vous avez par devers vous la liste, en principe complète, des occurrences du mot grec *eleutheria*, « liberté », figurant dans la totalité du Nouveau Testament (ou, si vous préférez, dans la partie chrétienne de la Bible). Elle

¹ Maître de ses propres lois.

Les occurrences du mot « liberté » dans le Canon chrétien et le Coran

provient de la *Concordance de la Bible*, aux éditions du Cerf, 1983 ; elle est basée sur la traduction dite de Jérusalem.

Notre propos n'est pas du tout de retenir les occurrences de nature proprement sociologiques ou juridiques du mot « liberté » ; occurrences, si l'on peut dire « profanes » et dont la liste figure en annexe. Mais de retenir seulement ses acceptions philosophiques ou théologiques, avec ce qu'elles peuvent contenir à cet égard. Vous constaterez alors, qu'en fait, ce mot ne figure que dans les écrits attribués à Jean et à Paul (et, accessoirement à Jacques et Pierre). Aucune des acceptions ainsi retenues n'existe donc, ni dans les trois évangiles synoptiques, ni dans l'Apocalypse.

I - Mais avant d'aborder, dans le canon chrétien, les occurrences du mot « liberté » ainsi spécifiées, et dire ensuite quelques mots sur le libre arbitre, il paraît utile de souligner l'usage, d'ailleurs implicite, qu'en fait Jésus Lui-même ; et, pour cela, de citer quelques passages du quatrième évangile, particulièrement révélateur à ce sujet. Rappelons que l'auteur du quatrième évangile n'écrit sans doute que pour ceux qui, croyant déjà, sont vraiment entrés dans le « Sanctuaire » ; c'est-à-dire pour une communauté particulière et fort minoritaire de fidèles « initiés ». Il n'en était peut-être pas ainsi des destinataires majoritaires des trois autres évangiles.

Vous constaterez que ces textes affirment et réaffirment, de façon paradoxale mais la plus catégorique, l'obéissance absolue de Jésus à Dieu, du Fils au Père ; et son union totale avec Lui. Et cela, comme un modèle de liberté. Car le Fils, Christos, le Nouvel Adam, est « l'Homme Véritable » ; c'est-à-dire l'archétype de l'Homme et donc de l'homme libre. Citations, tirées de la TOB :

Jn V, 19 - Le Fils ne peut rien faire de lui-même, mais seulement ce qu'il voit faire au Père ; car ce qu'il voit faire au Père, le Fils le fait pareillement.

Jn V, 30 - Moi, je ne peux rien faire de moi-même.

Jn VIII, 28 - Je Suis et... je ne fais rien de moi-même.

Jn VIII, 29 - Je fais toujours ce qui Lui plaît.

Jn X, 30 - Moi et le Père nous sommes un.

Jn X, 38 - Le Père est en moi, comme je suis dans le Père.

Jn XII, 49-50 - Je n'ai pas parlé de moi-même ; mais le Père qui m'a envoyé m'a prescrit ce que j'ai à dire... ce que je dis, je le dis comme le Père me l'a dit.

Jn XIV, 10 - Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même !

Au contraire, c'est le Père qui, demeurant en moi, accomplit Ses propres œuvres.

Cette obéissance absolue à la Volonté du Père sera le modèle habituel du mystique chrétien – sinon de tout vrai mystique, quel qu'il soit. Et peut-être même, sera-t-elle son vecteur le plus constant. Ce sera encore, dans un domaine apparemment bien différent, le comportement de l'alchimiste, surtout durant l'œuvre au rouge, la dernière des trois phases de sa Quête.

Il convient de rappeler ici que, du point de vue ontologique, il n'existe, en dernier ressort, qu'une seule Volonté ; qui n'est pas celle de l'homme ou de l'ange, mais qui est le fait du Père, l'Un, Dieu, « le seul Être » comme disent les Soufis. Lui obéir c'est vraiment reconnaître cet état de fait. Et faire Sa volonté, n'est-ce pas là, à la fois, être libre et « faire la vérité » (Jn III, 21) ? Puisque tout, en effet, est émané de Lui et n'a d'existence et de volonté que par Lui. Il est donc, en réalité, le véritable, l'unique Acteur. Et celui qui obéit ainsi, ne peut-il dire : « oui, mon joug est facile à porter et mon fardeau léger » (Mt XI, 30), car il se trouve sur la Voie droite et libéré de mille contraintes ?

On sait que les Esséniens constituaient un Ordre ayant, semble-t-il, profondément influencé le Christianisme naissant. Dans la « Règle » de cette communauté le fidèle déclare en effet, s'adressant à Dieu : « Sans Ta volonté rien ne se fait. C'est Toi qui a enseigné toute Connaissance ; et tout ce qui a été amené à l'être existe par Ta volonté » (Dupont-Sommer, *Les Écrits esséniens*, p. 118, Payot, 1983). Et de son côté, Jésus déclare, quant à Lui (Jn VI, 44) : « Nul ne peut venir à moi si le Père qui m'a envoyé ne l'attire. » (Jn VI, 65) : « Personne ne peut venir à moi si cela ne lui est donné par le Père. »

C'est cette soumission à Dieu qui, dans les écrits johanniques, fonde vraiment la liberté, fondement paradoxal à nos yeux. Cette liberté dans l'obéissance fut d'ailleurs celle de l'Adam Primordial dans sa transparence métaphysique au jardin d'Éden ; et l'homme l'a perdue à l'instant mythique de sa Chute, en entrant alors dans les « Ténèbres extérieures ».

Pour parvenir progressivement à cette obéissance, saint Bernard suggère de « considérer toute circonstance comme une intention de Dieu envers son âme » et, si possible, de se soumettre alors à cette implicite injonction. Dans tous les cas, cette démarche ira vers la « mort de l'ego », ou plutôt sa progressive érosion, puis sa transmutation. Une fois acquis le si difficile effacement de la volonté personnelle, sans doute est-il vraiment possible de dire : « Père, que Ta volonté soit faite » et, à partir de là, d'entrer dans la liberté, ainsi comprise. La soumission chère au soufi, l'esclave de Dieu, ou, si on préfère, le

« lâcher prise » de l'Orient, apparaissent alors comme le prix et le fondement de cette liberté. Car l'ego est naturellement un prisme déformant la lumière d'En-Haut. Ce n'est qu'une fois complètement purifié, et comme aboli, qu'il se laisse traverser par la Volonté divine, et sans la modifier.

2 - Après ce bref rappel sur la nature « paradoxale » de la liberté, considérons maintenant les diverses occurrences, d'ailleurs peu nombreuses, du mot « liberté » dans les écrits dits de Jean et de Paul, telles que traduits dans la TOB :

Jn VIII, 32- ... la vérité fera de vous des hommes libres. Dans un manuscrit ancien, généralement omis, de l'évangile selon saint Luc (chapitre VI, 5 codex D ; Bible de Jérusalem, p. 1490, infra b ; Cerf, 1978), une scène illustre cette assertion de Jésus. À un fellah qui, malgré l'interdit, labourait un jour de sabbat, Jésus dit en effet : « si tu sais ce que tu fais, tu es heureux ; mais si tu ne le sais pas, tu es maudit et transgresseur de la Loi. » Car la connaissance véritable de la Loi libère de celle-ci ; inversement, sa méconnaissance en est le paradoxal fondement. Au verset 5 de ce même chapitre VI, Jésus dit encore, après avoir implicitement autorisé ses disciples à arracher des épis un jour de sabbat, malgré l'interdit : « Il est maître du sabbat, le Fils de l'Homme », Lui qui est libéré de la Loi. De son côté, saint Paul écrit explicitement (Ga V, 18) : « si vous êtes conduits par l'Esprit, vous n'êtes plus soumis à la Loi. »

Jn VIII, 36 - Si c'est le Fils qui vous affranchit, vous serez réellement des hommes libres. Car vous êtes dès ici (ou vous serez alors) dans le Royaume des Cieux.

Rom VI, 22- Mais maintenant, libérés du péché et devenus esclaves de Dieu, vous portez les fruits qui conduisent à la sanctification [...]. Parole quasi coranique : libres, car « esclaves de Dieu », obéissants.

Rom, VIII, 2 - Car la loi de l'Esprit qui donne la vie en Jésus-Christ m'a libéré de la loi du péché et de la mort. Cette seule et courte phrase ne résume-t-elle pas par elle-même toute la problématique de la véritable liberté ; et l'accès à la Résurrection, une fois « libéré » de la « mort » ? Rom VIII, 21 - [...] pour avoir part à la liberté et à la gloire des enfants de Dieu. Liberté véritable qui est celle de la Parousie.

I Cor IX, 1 - Ne suis-je pas libre ? Ne suis-je pas Apôtre ? Saint Paul ose ainsi dire de lui-même : je suis libre, car je suis Apôtre.

2 Cor III, 17- [...] là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté. C'est une

claire façon de signifier que la liberté procède du divin. Alors que l'esprit satanique, lui, est celui de l'asservissement.

Ga II, 4 - [...] notre liberté, celle qui nous vient de Jésus-Christ [...]. Car Jésus, le Nouvel Adam, efface les effets délétères de la Chute et ses mille pesanteurs – pesanteurs qui n'existaient pas au Jardin d'Éden.

Ga IV, 26 - Mais la Jérusalem d'en haut est libre. Parce qu'elle est dans le Ciel. À l'inverse, dans celle d'en-bas, règnent toutes les contraintes.

Ga V, 1 - C'est pour que nous soyons vraiment libres que le Christ nous a libérés. « Vraiment libre » : il ne s'agit donc pas ici, selon saint Paul, d'une demi-liberté.

Ga V, 13 - Vous, frères, c'est à la liberté que vous avez été appelés. Pour en jouir dans le Royaume des Cieux, voire ici-bas.

Il ne s'agit donc pas du tout, dans ces divers passages, d'une acception de la liberté qui nous est familière. Dans ces diverses occurrences, l'homme s'y trouve toujours placé dans sa relation à Dieu, comme s'il était là face au divin et, cela, dans une perspective explicitement ou implicitement eschatologique. La liberté n'y est guère conçue hors de ce cadre. Elle n'y suppose pas du tout la possibilité de « faire ce que l'on veut », en toutes circonstances et dans n'importe quel domaine, que celui-ci relève du sacré ou du profane ; comme cela tend à être le cas dans la modernité, qui a l'outrecuidance de croire l'homme autonome, au sens radical de ce mot ; et de le placer, lui être déchu, au centre des mondes. Dans la modernité, si profondément désacralisée, l'idéal de la liberté va jusqu'à impliquer le refus de toute norme, de tout précepte ; et, bien sûr, sans aucune référence particulière à l'Être divin. (La « liberté », telle que nous l'entendons, ne se mesure-t-elle pas souvent à ce refus même d'obéissance, quel que soit son champ d'application ?)

Ainsi, le mot « liberté », quand il lui arrive de figurer dans les Écritures chrétiennes, comporte le plus souvent des connotations fort éloignées de nos vues profanes. Surtout quand ce mot suppose une soumission totale ; ou, si on préfère, un état permanent d'obéissance à Dieu, si étranger à la modernité. (Ne peut-on penser qu'en cette période lointaine de l'Histoire, l'obéissance au divin constituait une norme largement reconnue ; et même sous-entendue, dès lors qu'elle n'était pas clairement formulée ?)

Comment pouvons-nous comprendre ce paradoxe que la liberté peut s'exercer dans l'obéissance ? Une situation l'illustre pourtant aisément.

C'est celle décrite dans le paradis coranique. En ce lieu, tous les hommes disposent en effet d'une abondance sans contrainte. Pourquoi sans contrainte ? Parce que ces élus, en adéquation parfaite avec la Loi céleste, ne veulent que ce qu'elle permet. Et pour dire à peu près la même chose autrement, parce que, là, ils sont comblés ; donc dépourvus de toute avidité et de toute tentation. N'est-ce pas ici le secret de la réponse ? *A contrario*, nous qui vivons dans les « Ténèbres extérieures » depuis la Chute d'Adam, nous sommes plongés en permanence dans une avidité insatisfaite et dans les transgressions les plus diverses.

De façon peut-être moins parlante, une autre image de cette liberté dans l'obéissance nous est donnée par les vingt-quatre Vieillards de l'Apocalypse (Apo IV, 10-11) qui, sempiternellement, jettent leur unique couronne aux pieds du trône divin. Car, dans cette sorte d'immobilité constante mais sans cesse renouvelée, ils sont pleinement comblés par la contemplation du « Vivant », si près d'eux.

Un mythe illustre encore cette liberté dans l'obéissance. C'est celui de l'abbaye de Thélème, si spécifiée par la devise fameuse et provocatrice que nous propose Rabelais : « *foy ce que voudras*. » Car cette devise ne signifie pas du tout, comme le supposerait une lecture rapide, que, dans ce lieu de rêve, n'importe qui y fait n'importe quoi, en toute licence. S'il est là « *interdit d'interdire* », ça n'est pas au sens des émeutes parisiennes en mai 68, anti-thèse de tout ordre sacré ou même profane. Certes, l'abbaye de Thélème nous apparaît d'abord comme une audacieuse et inconsistante utopie ; mais, par delà ce voile, n'est-elle pas, en réalité, le modèle idéalisé d'un Ordre initiatique, ou encore celui d'un paradis sur Terre ? Les chevaliers et gentes dames de ce club réservé s'y imposent en effet, en toute liberté, sans effort, parce que c'est là leur naturel profond, un respect scrupuleux des normes les plus subtiles de cette cour aux rites protocolaires. Là, les actes, les paroles et même les silences se trouvent naturellement pesés, en toutes circonstances. Les sentiments eux-mêmes, comme les pensées les plus secrètes, y sont spontanément jaugés et maîtrisés, car potentiellement perçus et vivement ressentis. D'évidence, l'opulente abbaye de Thélème avec sa parfaite sérénité ne rappelle-t-elle pas, de loin, à sa façon, le paradis coranique, rempli d'abondance, sans aucune transgression ?

Pourquoi hésiter à ajouter aux onze occurrences johanniques et pauliniennes citées à l'instant, quatre autres qui existent en effet dans les épîtres de

Jacques et de Pierre ? D'abord, parce que la lecture des deux mentions chez Jacques ne relève guère de l'évidence. Ensuite, parce que ces quatre occurrences se situent, semble-t-il, dans un contexte moral de recommandations pragmatiques, n'impliquant pas nécessairement de conséquences eschatologiques : elles ne présentent pas un intérêt majeur pour nous. Enfin parce que, tout au long de la tradition chrétienne, les écrits de ces deux derniers auteurs – Jacques et Pierre, mais surtout Jacques – ont rarement reçu, et de très loin, malgré leur caractère canonique, la haute considération accordée depuis toujours aux théologies de Jean et de Paul : serait-il justifié de leur reconnaître ici un poids comparable ? Pour ces diverses raisons, nous ne les avons pas incluses dans le titre de notre propos.

Néanmoins, pour être complet sur le canon chrétien, mentionnons encore, mais en marge des précédentes, les quatre occurrences suivantes, d'un intérêt limité :

Jc I, 25 – Mais celui qui s'est penché sur une loi parfaite, celle de la liberté [...] celui-là trouvera le bonheur dans ce qu'il réalisera. Cette loi de liberté, n'est-elle pas ici celle énoncée par Jésus ?

Jc II, 12- Parlez et agissez en hommes appelés à être jugés d'après la loi de liberté. Même observation : sans doute s'agit-il de l'enseignement de Jésus considéré comme Voie de liberté.

1 P II, 16- Comportez-vous en hommes libres, sans utiliser la liberté comme un voile pour votre méchanceté, mais agissez en serviteur de Dieu. Pour une fois, le mot « liberté » revêt une des acceptions modernes, puisque ici, la liberté est celle de la licence. Mais il ne s'agit pas du tout, dans cette occurrence, de la vraie liberté ; puisqu'elle concerne seulement son masque – lequel tombe naturellement chez le « serviteur de Dieu ».

2 P II, 19- Ils leur promettent la liberté, alors qu'eux-mêmes sont esclaves de la pourriture. Pierre se réfère ici aux faux docteurs, « esclaves de la pourriture » ; donc, ne pouvant offrir la liberté.

3 - On ne peut guère aborder le thème de la liberté sans évoquer le concept de libre arbitre, au moins très schématiquement (et dans le temps imparti à nos communications).

Mais avant, constatons que la liberté mentionnée dans le canon chrétien n'est guère le fruit d'un libre arbitre, tel que nous le pratiquons. Car, par définition, notre prétendu libre arbitre résulte d'un choix bien personnel ; choix dont il n'est guère question dans ces écrits, même si notre lecture tend

spontanément à vouloir l'y mettre. C'est là une surprenante constatation pour la mentalité moderne, elle qui a l'outrecuidance de croire l'individu autonome, c'est-à-dire, au sens radical, maître de sa propre loi (et, en plus, de placer l'homme, pourtant chassé de l'Eden, au centre des mondes). La société moderne oublie en effet que le libre arbitre, cette expérience multi quotidienne dont demeure si fier chacun de nos ego, est, pour l'essentiel, le fruit délétère des Ténèbres extérieures ; et une caractéristique de l'homme déchu, lui qui vit dans l'orgueil et la Séparation ; et qui, dans son illusion, croit être libre.

Il se trouve surtout l'esclave de conditionnements multiples et très rigoureux ; fort comparables, d'ailleurs, à ceux qui régissent, dans les mondes végétal ou animal, les autres règnes de la Nature. Certes, chaque catégorie d'êtres dispose d'une possibilité de choix à l'intérieur de son propre programme ; et là, d'une liberté bien encadrée (sans doute assez dérisoire au regard de celle qu'offre la Parousie). Le musulman René Guénon, dans *Les états multiples de l'Être* (Éd. Trédaniel, 1989, p.103), estime en effet que la possibilité de choisir à l'intérieur d'une programmation « ... est un attribut de tous les êtres, quels qu'ils soient et dans quelque état qu'ils se situent, et non pas seulement de l'homme ; la liberté humaine, seule en cause dans toutes les discussions philosophiques, ne se présente plus ici que comme un simple cas particulier, ce qu'elle est en réalité ».

Certes, le libre arbitre n'est pas exactement l'objet de notre propos. Mais comme cette notion recoupe largement les acceptions modernes de la liberté, rappelons encore le point suivant, même si cette question est sujette à controverse : il semble bien que, dans les écrits johanniques et pauliniens, le « choix » vers l'obéissance ou vers la désobéissance n'exclut pas sa propre préexistence en Dieu ; ou si on préfère, son inscription dans le monde archétypal, avant toute manifestation.

Ainsi, Paul écrit, parlant du Christ et des élus (Rom VIII, 29-30) : « *Ceux que d'avance Il a connus, Il les a aussi prédestinés... ; ceux qu'Il a prédestinés, Il les a aussi appelés ; ceux qu'Il a appelés, Il les a aussi justifiés ; et ceux qu'Il a justifiés, Il les a aussi glorifiés.* »

Les textes johanniques sont, eux, peut-être moins explicites ; et suscitent l'interprétation. Citons à ce sujet, pris parmi plusieurs autres possibles, les trois passages suivants du quatrième évangile :

Jn I, 12-13. Mais à ceux qui L'ont reçu [Jésus-Christ], à ceux qui croient en Son nom, Il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu. Ceux-là ne

sont pas nés du sang, ni d'un vouloir de chair, ni d'un vouloir d'homme, mais de Dieu. Ainsi, ceux-là qui « croient », quand sont-ils nés – non pas de l'homme, « mais de Dieu » ? N'est-ce pas dans le Principe, c'est-à-dire « depuis toujours » ?

Jn XV, 27 - Vous êtes avec moi depuis le Principe. (Le grec « ap arch V » est traduit dans la TOB par l'expression « depuis le commencement ».) Comment, en moins de mots, résorber tout le passé ; et pas seulement depuis la création d'Adam ? Et comment affirmer plus catégoriquement la prééminence du Monde archétypal ?

Jn XVII, 2 - (Le Christ, parlant de Lui et s'adressant à Dieu) Il donne la vie éternelle à tous ceux que Tu lui as donnés. De même ici : le don de Dieu n'a-t-il pas eu lieu dans le Principe ?

(Notons enfin que l'expression « libre-arbitre » suppose non seulement une « liberté autonome », donc séparée du Tout ; mais, en plus, une capacité comparable à celle d'un arbitre, lui qui se situe au-dessus du conflit ou du jeu. Ces deux présomptions, toute faustiennes, ne constituent-elles pas, et de façon caractérisée, une double impertinence métaphysique ? Par ailleurs, ajoutons que si l'expression « liberté autonome » est entendue comme pléonastique dans notre « culture » – où il convient donc de ne pas l'utiliser – c'est justement là l'indice discret d'un renversement fondamental des valeurs, puisque la véritable liberté de l'homme n'est jamais autonome, on vient de le voir ; et que cette expression, loin de se trouver redondante, est au contraire fort audacieuse.)

OCCURRENCES CORANIQUES

Sauf erreur, le mot « liberté » est absent du texte coranique. (Bien sûr, comme dans les Écritures chrétiennes, on n'a pas retenu les acceptions de nature seulement sociologiques ou juridiques ; par exemple, l'expression « homme libre », quand elle se trouve opposée à « esclave »). Cette absence, surprenante au premier abord – si elle ne se trouve pas contredite – n'est pas sans signification.

Ne résulterait-elle pas de ce fait tout simple que l'évidence n'a guère à s'énoncer ? Et que la soumission à Dieu est une norme qui va sans dire ; et avec elle, la liberté qu'elle induit ; on l'a vu à propos des textes johanniques.

Par ailleurs, les préoccupations des hommes, au début de l'Hégire, voire longtemps après, concernaient peut-être assez peu ce qui relève pour nous de choix personnels, tout imprégnés qu'ils étaient sans doute de vivre en

symbiose au sein de la Nature et dans la main de Dieu.

L'expression « libre-arbitre » ne semble pas davantage figurer dans le Coran (donc, pas plus que dans le canon chrétien).

Pour meubler le silence coranique à l'égard du mot « liberté », citons quand même, tirés de la traduction de Kasimirski (Garnier-Flammarion, 1970), quelques passages en marge de ce concept, comme pour essayer de l'éclairer de deux façons.

La possibilité du choix pourtant laissé à l'homme, et souvent mentionnée dans le Livre, ne concerne-t-elle pas essentiellement l'obéissance ou la désobéissance à la volonté divine ? Mais ce « choix » n'est-il pas qu'apparence ; et en fait, celui de Dieu seul ?

XIV, 4 : Dieu ensuite égare celui qu'Il veut et dirige celui qu'Il veut. (Et XXXV, 9).

XVI, 39 : Sache que Dieu ne dirige plus celui qu'Il a égaré. (Et XXXV, 9).

LXXIII, 19 : Voilà l'avertissement : que celui qui veut, s'achemine vers le Seigneur. LXXIV, 55 : Ceux que Dieu voudra écouteront seuls Ses avertissements. N'y a-t-il pas une hiérarchie entre ces derniers deux versets, le second étant cause du premier ?

LXXVI, 29-30-31 : Voilà l'avertissement : que celui qui veut entre dans la route qui conduit à Dieu. Mais ils ne peuvent vouloir que ce que Dieu voudra ... Il embrassera de Sa miséricorde ceux qu'Il voudra. Même remarque : l'homme ne peut vouloir ici « que ce que Dieu voudra ».

D'ailleurs, ce choix lui-même ne se trouve-t-il pas, comme dans les écrits johanniques et pauliniens, soumis à sa propre préexistence ? D'une façon générale, tout n'est-il pas scellé, dès avant sa propre manifestation ?

XIII, 39 : La mère du Livre est entre Ses mains. Ce qui implique que le Coran lui-même relève d'un archétype.

XXXVI, : Nous avons tout compté dans le prototype évident. Autrement dit, dans le monde archétypal, où tout est écrit.

LVI, 76-77 : Que le Coran glorieux, dont le prototype est dans le Volume caché... Le Volume caché étant un autre nom de « la mère du Livre ».

LVII, 22 : Aucune calamité ne frappe soit la Terre, soit vos personnes, qui n'ait été écrite dans le Livre avant que Nous les ayons créées.

LXVIII, 49 : Mais Dieu l'avait [Jonas] pris pour son élu, et Il l'a rendu juste. Si Jonas fut juste, c'est donc Dieu, seul, qui le rendit tel.

LXXVIII, 29 : Mais Nous avons compté et inscrit tout. Comment être plus explicite ?

À titre de conclusion, pourquoi ne pas proposer les observations suivantes, concernant l'usage du mot « liberté » dans les écrits johanniques, pauliniens et coraniques :

- Ce mot était rarement utilisé, voire jamais.
- L'expression « libre-arbitre » paraît totalement absente.
- Dans ces Écritures, la liberté implicitement ou explicitement reconnue à l'homme ici-bas ne semble pas, pour autant, exclure la préexistence de son élection éventuelle dans le monde archétypal.
- Les occurrences du mot « liberté » dans les textes johanniques et pauliniens n'ont-elles pas un sens très différent de celui en usage dans la modernité ? Dans ces textes, n'impliquent-elles pas l'obéissance à Dieu ? De façon implicite, en serait-il autrement dans le Coran ?
- Les acceptions que pratique le monde moderne du mot « liberté » ne résultent-elles pas de sa propre désacralisation ? De ce que Nietzsche a appelé, de façon aussi provocante que possible, « la mort de Dieu » ?
- L'extrême difficulté pour l'Occidental moderne « d'entrer » dans le concept ancien de liberté mesure le décalage culturel dû à la modernité ; décalage qui semble bien moins marqué dans le monde musulman, plus près de ses sources.

Annexes :

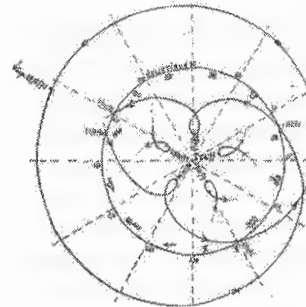
Liste des occurrences non retenues, car de nature juridique ou sociologique, du mot *eleutheria* (liberté) dans la totalité du Canon chrétien.

- Matthieu XVII, 26*.
- Jean VIII, 33* (et 36*).
- Romains VI, 18*, 20* ; VII, 3**.
- I Corinthiens VII, 21*, 22*, 39** ; IX, 19* ; X, 29** ; XII, 13*.
- Galates III, 28* ; IV, 22*, 23*, 30*, 31*.
- Ephésiens VI, 8*.
- Colossiens III, 11*.
- Apocalypse VI, 15* ; XIII, 16* ; XIX, 18*.

* Par opposition au statut d'esclave.

** Contexte spécifiquement juridique.

Par Alain Auger



Épicycles de Vénus.

Épigraphie :
En dehors du rattachement aux principes, on ne peut obtenir que des résultats tout extérieurs, instables ou illusoire ; mais ceci, à vrai dire, n'est pas autre chose qu'une des formes de l'affirmation même de la suprématie du spirituel sur le temporel.

Nous commencerons cet article par une citation d'un texte de René Guénon extrait de son ouvrage *Les États multiples de l'Être*.

« Il est bien entendu que, lorsqu'il est question, par exemple, des Sphères du soleil et de la lune, il ne s'agit pas du soleil et de la lune en tant qu'astres visibles, qui appartiennent simplement au domaine corporel, mais bien des principes universels que ces astres représentent en quelque façon dans le monde sensible, ou tout au moins de la manifestation de ces principes à des degrés divers, en vertu des correspondances analogiques qui relient entre eux tous les états de l'être. »

Si nous devons étudier le symbolisme du sanglier, il nous faut donc comprendre, au-delà des apparences de l'animal, ce qui le caractérise en particulier, et appréhender ce qui peut nous correspondre. Il nous faut toujours dans toute réflexion et chaque fois que nous sommes confrontés à un symbole, et nous savons que tout est symbole, poser la question. La question que l'on pourrait se poser est « en quoi le sanglier nous est-il familier, nous hommes de la Tradition ? »

Le symbolisme du sanglier, d'origine extrêmement ancienne, couvre la plus grande partie du monde indo-européen, et le déborde même sous certains aspects. Le mythe est issu de la tradition dite hyperboréenne, donc primordiale. Le sanglier y figure l'autorité spirituelle. L'observation de cet animal à l'état naturel n'est pas très évidente car nous savons tous qu'il est en rapport étroit avec la retraite solitaire en forêt du druide, chez les Celtes et les Gaulois, ou du brahmane des Indes. Il possède la propriété de déterrer la

truffe, mystérieux produit de la foudre, selon d'anciennes légendes. Il se nourrit du gland du chêne, arbre sacré, et la laie, symboliquement entourée de ses neuf marcassins, fouit la terre au pied du pommier, arbre d'immortalité. À lui s'oppose l'ours, emblème du pouvoir temporel. En Gaule aussi bien qu'en Grèce, on chasse le sanglier, et même on le met à mort. C'est l'image du spirituel traqué par le temporel. L'étymologie du mot druide a un double sens qui se réfère au celtisme. *DRU – VID*. *Dru* désigne à la fois la force et le chêne ; d'autre part, *VID* est, comme en sanscrit, la sagesse ou la connaissance, assimilée à la vision, mais c'est aussi le gui ; ainsi, *DRU-VID* est le gui du chêne, qui était en effet un des principaux symboles du druidisme, et il est en même temps l'homme en qui réside la sagesse appuyée sur la force.

En allemand « sanglier » se dit *EBER*, qui donnera *BOREE*, *HEBREU*, *HEBRAÏSME*, et, curieusement, *EBER*, dans la Bible, est le père de *PHALEG* que l'on retrouve comme patronyme dans certains rites. Nous sommes tous des fils du sanglier, à nous de grandir pour un jour en devenir nous-mêmes l'incarnation. Ainsi les noms de familles « Evrard » sont issus du germain « *EBER* » (sanglier) et « *hard* » (hardi). Prendre conscience de son nom secret permet entreprendre le parcours du chemin de l'initié en toute connaissance de cause.

Nous l'avons déjà dit plus haut, le sanglier représentait chez les Celtes un animal sacré très important et y symbolisait le courage et la force. Le sanglier cherchait refuge au fond des forêts, non loin des ermites (druides) et il est ainsi devenu l'attribut de saint Coloman, moine irlandais qui s'établit en Gaule dans les Vosges, et de saint Émile, martyr du III^e siècle en Afrique. On retrouve aussi le sanglier chevauché par la déesse Arduina, divinité celte de la nature. Elle a donné son nom à une région (les Ardennes) et le sanglier en est devenu le symbole.

Animal plein de sagesse, il symbolisait aussi la Connaissance et, dans de vieux textes gallois ou irlandais, on voit appeler certains prêtres du nom de sangliers. Il renvoie alors à la classe sacerdotale des druides, par opposition à l'ours qui représente au contraire la classe des guerriers et la fonction royale qui les régit. D'où la légende d'Arthur et de Myrddin. À l'origine des temps, il n'y avait qu'une seule organisation pour exercer l'autorité suprême pour tout un peuple. C'est ce qu'exprime notamment la doctrine hindoue lorsqu'elle enseigne qu'il n'y avait tout d'abord qu'une seule caste.

Dans la tradition hindoue qui est issue directement de la tradition primordiale, le symbole du sanglier (*VARĀHA*) figure le troisième *avatāra* de Vishnu qui ramena la terre à la surface des eaux et l'organisa. Il représente aussi le cycle actuel de la manifestation de notre monde qui est désigné par le « cycle du sanglier blanc ». Vishnu descend dans notre monde sous la forme de multiples incarnations, dont celle du sanglier, dans le but de sauver des humains et des âmes justes en difficultés et aussi d'enseigner aux humains le chemin menant au Royaume des Cieux.

C'est pourquoi la « terre sacrée » polaire, siège du centre spirituel primordial, est appelée aussi *VĀRĀHĪ* ou la « terre du sanglier ». C'est là que résidait l'autorité spirituelle première, dont toute autre autorité légitime du même ordre n'est qu'une émanation, dont la nôtre en est, de même, une émanation tardive et malheureusement quelque peu édulcorée.

C'est ainsi que les divers représentants de telles autorités ont reçu aussi le symbole du sanglier comme signe distinctif, et c'est pourquoi les druides se désignaient eux-mêmes comme des « sangliers ». On peut y voir aussi une allusion à l'isolement dans lequel ils se trouvaient à l'égard du monde extérieur, le sanglier étant toujours regardé comme le solitaire. C'est la raison pour laquelle Dürer remplaça près de la crèche de Noël, le bœuf et l'âne par le sanglier et le lion.

La racine *VAR* pour le nom du sanglier (*VARĀHA*) se retrouve dans les langues nordiques sous la forme de *BAR* ou *BOR*, le B et le V étant confondus quant à la prononciation, comme en hébreu d'ailleurs. Ce qui donne pour la « terre du sanglier » (*VĀRĀHĪ*) une équivalence de « *BOREE* » et non comme les grecs la désignent d'*HYPER-BOREE*, *HYPER* ne correspondant à rien dans ce contexte.

La racine *VAR* en sanscrit a le sens de cacher, couvrir, protéger et sert à distinguer dans le mot *VARUNA* le ciel qui couvre la terre et représente les mondes supérieurs cachés aux sens. Ceci concerne les druides ainsi que certains êtres spirituels qui composent les Maisons de Vie, les centres initiatiques, ou loges maçonniques. Ceux qui appartiennent à cette classe protègent le monde par leur influence invisible et ils sont sur terre comme des images du monde céleste lui-même. Il serait intéressant de faire une étude

étymologique sur la chevalerie vardanienne de l'Arménie du V^e siècle car *WARD* signifie rose ou rosier, et *VAR* pourrait en compléter le sens de l'appartenance de ces chevaliers Rose+Croix à la classe sacerdotale.

Enfin *VAR* a les sens de « choix, d'élection », qui offre l'analogie à « terre des élus », « terre des saints », ou « terre des bienheureux » et même « terre des bienveillants ». En ces temps anciens, dit « boréens », le sanglier représentait la constellation qui plus tard est devenue la grande ourse. Ce qui dénote un changement de pouvoir entre l'ours au détriment du sanglier et de ce qu'ils représentaient.

La substitution de noms est conséquence du symbolisme des Celtes et précisément une des marques de la lutte du sanglier et de l'ours, c'est-à-dire de la révolte des représentants du pouvoir temporel contre la suprématie de l'autorité spirituelle.

Ainsi la terre du sanglier et son appellation de « Borée » a pu par la suite et à un certain moment être désignée par la « terre de l'ours » lors, entre autres, de la prédominance des Kshatriyas (classe des guerriers ou chevalerie). L'étude du symbolisme et de l'étymologie des mots nous offre les racines dans notre identité indo-européenne. Il est fascinant de faire le lien entre le druide et le brahmane dans la perspective d'une Tradition Primordiale (Hyper) boréenne. La grande migration aryenne venait peut être d'Hyperborée ce qui explique bien des similitudes.

Chez les Grecs, la révolte des Kshatriyas était figurée par la chasse et la mort du sanglier de Calydon qui était blanc, par Hercule ou Héraclès. Parmi les travaux qu'il doit exécuter, Hercule doit ramener vivant un sanglier monstrueux qui vivait sur l'Erymanthe. Hercule, par ses cris, força l'animal à sortir de sa bauge, le poussa dans une neige épaisse qui recouvrait le pays, le fatigua de la sorte, et ainsi le captura. Il le ramena à Mycènes sur ses épaules. Ce qui marquait ainsi la victoire définitive du temporel sur la classe sacerdotale.

Le premier coup fut porté par Atalante qui fut comme par hasard nourrie par une ourse. Son nom dérive naturellement d'Atlantique indiquant que la révolte eut son commencement soit dans l'Atlantide même ou tout au moins parmi

les héritiers atlantes de sa tradition (voir Platon, le *Timée* et le *Critias*, ou les études de Paul Le Cour, fondateur des études et de la revue *Atlantis*).

D'autre part, le nom de Calydon se retrouve dans celui de Calédonia (Calédonie), ancien nom de l'Écosse, pays des Kaldes ou Celtes, et dont la forêt de Calydon est le nom même de Brocéliande. On y retrouve le préfixe *BRO* ou *BOR* dont nous avons parlé précédemment et qui correspond donc au sanglier. Ce qui nous permet de dire que Brocéliande est la forêt du sanglier et que le dernier sanglier fut Myrdhin, plus connu sous le nom de Merlin.

On pense d'ailleurs que le nom de Celtes ou Chaldéens n'était pas à l'origine celui d'un peuple particulier, mais qu'il désignait une caste sacerdotale exerçant l'autorité spirituelle chez différents peuples.

En ce qui concerne Brocéliande, on y trouve la fontaine de Barenton (encore le préfixe *BAR*) qui correspond à la fontaine, ou source, ou Toul du sanglier. Ce bassin de purification à l'eau bouillonnante s'assimile à la matrice universelle et l'on s'y plonge quelque nuit obscure pour procéder à une renaissance mystique en passant une porte dans l'invisible des cérémonies mystérieuses. Si de l'eau est versée sur le perron qui borde le bassin en forme de vulve, le ciel s'assombrit en un jaillissement de foudres et de tonnerre et une tempête diluvienne nous inonde en un instant.

Le fait que l'ours soit pris sous son aspect féminin : l'OURSE, telles les constellations du même nom, correspond au rôle « réceptif », c'est-à-dire féminin, telle la lune vis-à-vis du soleil, de même que la classe sacerdotale (sanglier) à celle des guerriers (ours). C'est en effet celle-ci qui reçoit l'enseignement de la doctrine traditionnelle ainsi que la légitimation de son propre pouvoir, en laquelle consiste strictement le droit « divin ».

Le pape ou les évêques procédaient de même par l'onction du Saint Chrême pour les sacres des rois de France afin de leur transmettre leur pouvoir temporel au regard de Dieu.

Plus tard cette caste royale, donc guerrière, prétendit à la suprématie et ce fut le début du déclin, d'où la chute d'âge en âge, appelé Kali-Yuga pour la période qui nous concerne à présent. Les cycles se substituent par l'appa-

rition d'un règne à un autre. Au fur et à mesure que l'on s'éloigne du principe, la Sagesse diminue, la Connaissance s'estompe. Ceci étant aussi l'origine des castes et des pouvoirs politiques. Ainsi l'Âge d'or ou Âge de Vérité qui aurait commencé en moins 58 042 av. J.-C., connut l'autorité sacerdotale des prêtres, druides ou brahmanes, que nous pouvons désigner par « Théocratie ». L'Âge ou cycle d'argent à celle des guerriers, barons, kshatryas, que nous appelons « Royauté ». L'Âge de bronze ou d'airain ou Âge du Doute qui marque les révolutions au profit d'une « certaine bourgeoisie » (commerçants, banquiers, etc.) telle celle de la Révolution française de 1789, financée par les anglais, et en particulier par le baron Pitt, et qui instaura un système baptisé « République » en référence à Platon, pour en avoir au moins le nom sinon la réalité. Et pour terminer celui dans lequel nous vivons, l'Âge de fer ou le Kali-Yuga connu comme étant l'Âge des Conflits, dont l'art consiste de faire croire qu'une autorité du peuple pourrait être légiférante et qui est dénommé « Démocratie » en attendant le pire, c'est à dire que la caste des intouchables, correspondant au peuple, prenne le contrôle du destin de l'humanité. Nous sommes à la fin de cet Âge qui s'achèvera par la destruction quasi totale de l'humanité. Puis à nouveau, suivra un Âge d'Or...

En attendant, le plus mauvais est à venir. Car l'homme, par ses tares et ses inconséquences, a déséquilibré l'ordre naturel des choses et les valeurs fondamentales de la société. L'homme a voulu régner sur la terre en détruisant ou en asservissant les hommes eux-mêmes et les autres espèces. Il est donc responsable de sa propre destruction. Nous serons alors très éloignés du « Principe », et donc éloignés du centre du Monde, ce centre qui est dessiné lors de l'ouverture des loges martinistes par le Maître au dessus de l'encens. Dans la fumée, il trace de sa main, une étoile flamboyante en forme de pentagramme, signe secret des pythagoriciens, qui correspond aux mouvements de la planète Vénus, et dits « épicycles de Vénus ».

Le sanglier et l'ourse ne sont pas toujours en opposition ou en lutte, et, dans certain cas, ils représentent l'autorité spirituelle et le pouvoir temporel, ou les deux castes des druides et chevaliers dans leurs rapports normaux et harmoniques tel qu'on le voit dans la légende de Merlin et d'Arthur. Merlin le druide de la forêt de Brocéliande et le roi Arthur qui porte un nom dérivé de l'ours (ART), se conjugue en une harmonique union qui tend vers l'unité.

Ces deux courants, l'autorité spirituelle et le pouvoir temporel, n'étaient pas séparés comme deux fonctions différenciées, mais unis dans leur principe commun et un vestige de cette union se trouve dans le nom même des druides (DRU-VID) « force-sagesse », ces deux termes étant symbolisés par le chêne et le gui, nous l'avons vu. Ils étaient les véritables héritiers de la Tradition primordiale et la partie supérieure de cet enseignement leur était réservée.

Les origines du martinisme et du Régime Écossais Rectifié qui se souche sur la Stricte Observance Templière nous permet d'évoquer les paroles du Grand maître Jacques de Molay supplicié sur ordre du Roi Philippe IV le Bel, sur le bûcher de l'ilot des juifs, le 18 mars 1314.

*« Pape Clément... chevalier Guillaume de Nogaret... roi Philippe...
« Avant un an, je vous cite à paraître au tribunal de Dieu pour y recevoir
votre juste châtiment ! »*

Philippe le Bel disparut quelques mois plus tard, suite à une chasse au sanglier, il est jeté bas de son cheval. L'ancienne blessure, causée par le sanglier, ne semble s'être ni réouverte ni infectée si bien que les médecins ne comprennent pas quelle est la cause de sa soudaine maladie. Pendant une dizaine de jours, le souverain est soigné à l'infirmerie du couvent de dominicaines qu'il a fondé à Poissy. Il se plaint de violentes douleurs à l'estomac, est pris de vomissements et de diarrhée, en proie à une soif inextinguible. Puis il gagne Essonne à cheval. Là, épuisé, il est transporté en litière et par bateau jusqu'à Fontainebleau, où il est né et où il veut mourir. Le 29 novembre 1314 il s'éteint. La légende de la vengeance de la classe sacerdotale, symbolisée par le sanglier, qui était occultée dans l'Ordre du Temple commençait.

Enfin nous terminerons cet article par la relation d'une légende arménienne.

Au pied du Mont Ararat, montagne mythique où Noé échoua l'Arche (AREN), se trouve un petit village nommé khor-Virap qui signifie « le lieu du puits ». Près du village, un petit monastère dissimule un puits profond vertical qui conduit dans une caverne naturelle qui fut plus tard maçonnée de pierres. Ce lieu obscur dans les entrailles de la montagne sainte fut la prison pendant

treize ans de celui qui allait devenir saint Grégoire l'illuminateur. Je suis descendu au fond de ce puits à l'image de la chambre de préparation ou cabinet de réflexion de divers rites et correspondant à la caverne au cœur de la montagne.

Quelques lignes pour relater cet épisode de l'histoire de l'Arménie qui tient plus de la légende.

« Tiridate IV fut le premier roi chrétien d'Arménie. Il s'éprit d'une religieuse romaine, nommée Hripsimé, qui s'était réfugiée en Arménie, avec ses quarante sœurs et l'abbesse Gaïané. La jeune fille lui avait résisté. De dépit Tiridate les fit arrêter, puis fit martyriser toute la communauté jusqu'au massacre final. À peine le crime accompli, il fut changé en sanglier.

« La sœur du roi qui avait précipité treize ans plus tôt au fond de la fosse de Khor-Virap le saint missionnaire Grégoire en disgrâce, fut alors avertie en songe qu'il avait survécu, et que lui seul pourrait guérir le roi. On tira Grégoire de la fosse et il se mit en route. Grégoire enterra lui-même les corps des martyrs.

« Quand le roi eut tout entendu et recouvré l'usage de ses mains pour participer, avec l'aide de sa sœur et de son épouse, à la construction des chapelles funéraires des saintes, il implora le baptême et reprit enfin forme humaine. »

La lycanthropie du Roi Tiridate transformé en sanglier suggère l'idée d'une métamorphose qui caractérise une prise de pouvoir par la force de la classe temporelle, puis une prise de conscience par l'expérience magique de sa modification en sanglier correspondant à l'autorité sacerdotale. Il établit sous son règne le christianisme comme religion pour toute l'Arménie et pour tous les Arméniens. Ainsi l'Arménie est le plus ancien pays chrétien apostolique, converti en 301 avant Rome. Plus tard, à nouveau, elle succombera sous les coups du temporel et c'est pourquoi elle arbore aujourd'hui l'emblème du lion qui détermine son aspect royal et guerrier l'éloignant de sa vraie nature.

Par Pierre Osenat



Pierre Osenat, poète, professeur de médecine, auteur de nombreux essais et recueils nous a très récemment quittés. Il y a dix ans, il nous avait donné un article qui alliait une vaste érudition à une grande élévation spirituelle. Il nous a paru utile de le republier ici même particulièrement à l'intention de nos nouveaux abonnés. Nous comprenons mieux à la lecture des pages qui suivent que la spiritualité à laquelle nous sommes attachés peut se concevoir en-dehors des thèses créationnistes qui voudraient, à cause d'une lecture littéraire et puérile de la Genèse, premier livre de l'Ancien Testament, faire remonter la création de l'univers à seulement six mille ans.

REGARD SUR L'INFINI

La vérité est une.

La vie en gestation dans le cosmos, pour se sublimer dans la conscience humaine, a dû, en quinze milliards d'années, franchir des paliers que la science s'est attachée à identifier. Individu éphémère, situé dans le temps, quelque part dans l'espace, l'homme « organisme évolutif » est un terrien. La terre, notre canton dans l'infini, est une des neuf planètes du système solaire. Perdue dans la voie lactée, notre galaxie, la terre tourne autour du soleil, vieux de quatre milliards et demi d'années. On dénombre cent milliards de systèmes solaires dans notre galaxie et on estime qu'il existe des centaines de milliards de galaxies, en fuite dans un univers en expansion, groupées en amas et en superamas, attirées vers le grand attracteur.

Si l'on prend comme échelle de mesure la vitesse de la lumière (300 000 kms/seconde), on calcule que notre galaxie est large de quatre-vingt dix mille

années-lumière (AL), qu'entre deux étoiles la distance est de deux AL et que la galaxie la plus lointaine est à cinq milliards d'AL. Il y a là de quoi épouvanter la raison. Le cosmos est un abîme inconcevable : insignifiance de la terre dans le système solaire, insignifiance du système solaire dans la voie lactée, insignifiance de la voie lactée dans l'univers.

Le monde est prodigieux. Comment se fait-il qu'il existe et que j'y figure? Quelle est l'origine du tout, pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien?

L'ÉTOILE ALCHEMISTE

Comment la vie est-elle apparue sur la terre ? L'astrophysique, la science des particules, la biologie suggèrent une hypothèse logique sur l'émergence de la vie à partir de composés chimiques inanimés et sur la montée de l'organicité.

Il y a eu le temps zéro. Avant la connaissance, le mur de Planck, c'était l'indicible, le rien, le néant, une réalité inabordable. Dans ce néant était en attente une énergie illimitée, une réalité inimaginable, une force inconnue hallucinante, un « *océan infini d'énergie qui a l'apparence du néant* », une totalité intemporelle.

Il y a quinze milliards d'années environ (c'est l'âge que l'on attribue à l'univers), une explosion fulgurante (le big bang) se produisit, engendrant une éblouissante lumière (*fiat lux* – au premier jour Dieu créa la lumière), portant la matière à un degré extrême de température, des milliards de degrés. Cette fantastique énergie thermique des premières microsecondes de l'univers entraîna des condensations de grains d'énergie et des collisions nucléaires. Du chaos de radiations et de particules X qu'engendra cette explosion, se forma la matière de l'univers.

Au premier milliardième de seconde qui suit l'instant originel, l'univers tout entier a la taille d'une tête d'épingle.

Les particules élémentaires se combinent (hadrons) puis s'organisent en protons et neutrons (les nucléons). C'est l'ère de la nucléosynthèse quand apparaissent dès la première minute les noyaux légers à partir des protons

et des neutrons libres. Puis, dans la fertilité cosmique, commence l'ère atomique. Les noyaux s'habillent d'électrons en orbite pour former l'atome. Un proton plus un électron constituent le plus vieil atome, l'atome d'hydrogène ; puis naissent l'hélium et le lithium. Le cosmos comporte quatre-vingt dix pour cent d'atomes d'hydrogène et neuf pour cent d'hélium, éléments constitutifs dès l'origine.

La formation de l'atome libère les photons ; nés bien avant l'existence de la terre et du soleil, ils parviennent jusqu'à nous encore aujourd'hui. Pour les gnostiques, les électrons sont assimilables aux éons.

L'évolution cosmique – ère stellaire – s'étend sur près de cinq milliards d'années. Quand la densité des nuages de gaz et de poussières interstellaires augmente, quand la pression gravitationnelle (rotation des nuages) fait monter la température, la matière (hydrogène et hélium) se condense, s'échauffe, la réaction thermonucléaire s'allume et l'étoile naît. Certaines explosent illuminant le ciel (supernovae) et d'autres font en leur sein (four cosmique) la synthèse d'éléments lourds : carbone, azote, oxygène, puis éclatent, ensemençant le milieu sidéral de ces éléments, provoquant de nouvelles générations d'étoiles porteuses des éléments de la vie. L'étoile est l'alchimiste du ciel.

SOLEIL SUPER-STAR !

Dans cet univers baigné d'une purée initiale, « une soupe de particules », l'hydrogène et l'hélium sont les éléments constitutifs que l'on retrouve dès l'origine. Ainsi naissent des lignées d'étoiles et les galaxies (centaines de milliards d'étoiles nées d'un même nuage interstellaire) s'individualisent.

Parmi la centaine de milliards de galaxies, la nôtre, la voie lactée est élue. Sur ses bords (dans sa banlieue) un nuage se contracte, s'allume. C'est la naissance du soleil, super-star. Au moment de la contraction, des poussières cosmiques s'échappent pour constituer, à distance variable du soleil, noyau central, neuf planètes dont la terre.

Évolution biochimique. Des liaisons chimiques font progresser l'atome jusqu'à la molécule.

Maintenant que le soleil et la planète terre existent, l'évolution accède aux frontières de la vie. C'est ainsi qu'il y a quatre milliards d'années les atomes, en fonction des conditions de chaleur et de pression, s'unissent pour créer des molécules organiques qui peuvent se développer grâce à l'atmosphère humide et protectrice qui entoure la terre et grâce à l'énergie solaire (rayonnement et orages). Essentiellement, vapeur d'eau, méthane, ammoniac donnent naissance à ces molécules organiques qui sont des acides aminés et des bases nucléiques.

LE SECRET DES ACIDES AMINÉS

Les vingt acides aminés retenus par la sélection naturelle pour fabriquer le vivant sont ceux qui offrent les meilleures propriétés physico-chimiques en tant que matériel adapté aux conditions de la vie. La nature n'a utilisé, pour construire les espèces, qu'une infime proportion des combinaisons biochimiques qui lui étaient offertes.

Ces acides aminés par accrochage vont constituer la protéine, la brique fondamentale, signature stable, reflet d'un ordre. « *Toutes les protéines qui forment les animaux et les végétaux se ressemblent. De la bactérie à l'homme, tous les organismes sont construits à partir du même petit nombre d'éléments* » (J. Ruffié).

Les bases nucléiques quant à elles vont constituer les chaînes ADN. Puis un lien s'établit entre les brins d'ADN et les chaînes peptidiques. Ce couplage ADN/protéine pérennise un programme génétique.

En effet, les nucléotides ont la faculté, quasi indéfinie, d'autoreproduction. Le programme qu'ils portent n'est jamais perdu, mais transmis de génération de molécules en génération de molécules, permettant à l'évolution de conserver tous ses acquis sans doute dès le stade pré-vivant. Qui a décidé ces lois ? D'où vient cette information ?

Les molécules s'organisent et l'une d'elles se singularise par sa propriété à s'autoreproduire. La vie vient de naître.

Les molécules passent par différents stades d'organisation : ce sont d'abord les acides aminés (bouillie ou soupe primitive de Haldane), puis les coacervats, acides aminés regroupés en agglomérats inanimés, puis une cellule sphéroïde ou coccoïde (cellule végétale). C'est la première cellule vivante remontant approximativement à un milliard d'années. Ensuite, ce seront les procaryotes puis les eucaryotes (procaryotes avec organites inclus). Enfin, algues bleues et bactéries.

L'insoluble mystère se situe ici, dans le passage de l'inanimé à l'animé. Pour que le coacervat devienne coccoïde, pour que la brique devienne l'édifice, il a fallu le code (l'architecte qui donne le plan). C'est l'ADN qui va transmettre une copie de son message à un ARN messenger : ce message sera lu par la machinerie cellulaire ; et c'est l'ordre des bases dans l'ADN qui définit le code génétique.

L'évolution biologique a vu l'ascension des molécules jusqu'à la cellule vivante. Ainsi, l'être vivant est un agencement de molécules.

Noyaux, atomes, molécules sont des systèmes liés ; la série fondamentale progresse en particules d'énergie, atomes, molécules, cellules vivantes, métazoaires.

Cette séquence arrive à ce que sera le support de la conscience humaine capable de s'interroger sur l'univers.

L'évolution anthropologique se fera à partir de ce premier métazoaire. Plus l'on progresse dans la montée de l'organisé, plus la complexité est grande et c'est le sens de l'aventure humaine.

LA GRAMMAIRE DE L'ADN

Comment ne pas s'émerveiller devant la cellule vivante ? Elle contient vingt acides aminés les plus adaptés : un noyau et, dans ce noyau, vingt-trois paires de chromosomes et dans chaque chromosome, les gènes. Chaque gène est constitué par la double hélice d'ADN (acide désoxyribonucléique), alphabet de la vie, porteur du code génétique ; la double hélice de l'ADN a la forme d'une échelle tordue dont les barreaux (nucléotides) sont les quatre

éléments qui constituent les quatre lettres du code, alignées suivant un ordre défini (adénine, cytosine, guanine, thymine). L'ADN est le médiateur qui transmet les ordres.

Le gène véhicule les caractères héréditaires de génération en génération. C'est une unité de fonction capable de mutation et de recombinaison, combinaisons entre gènes remises en cause à chaque formation, sélection permettant une meilleure adaptation aux exigences de l'environnement, ainsi qu'une probabilité de reproduction plus élevée.

Chaque individu possède sa séquence propre, grâce à quoi ses enfants lui ressemblent (hérédité génique). La combinaison cohérente est le patrimoine héréditaire.

L'ADN est l'architecte de la cellule. Dans chacune des chaînes d'ADN de la cellule, il y a cent milliards d'atomes, il y a des milliards d'électrons. Ces électrons, ou éons, seraient, selon Charon, le support de l'Esprit dont l'aventure a commencé il y a des milliards d'années avec l'univers lui-même. Avec eux, vit au fond de nous une réalité spirituelle.

La structure et la dynamique moléculaire sont à la base de la complexité biologique de l'être.

Conscient et inconscient, esprit et matière, se répondent dans une complémentarité dialectique que les sagesse traditionnelles avaient reconnue. Chaque molécule sait ce que feront les autres molécules.

C'est l'unité originelle – pressentie par la gnose – de la substance et de la psyché.

L'inconscient se trouverait en relation avec les structures de la matière dans « l'unité du réel », dialogue instauré dans la région de l'âme. On retrouve dans ce concept les intuitions du Tao, des Upanishads.

La physique quantique a bien défini une « mécanique ondulatoire et corpusculaire », un train d'onde incertain, hors l'espace et le temps. Elle rejoint l'image de l'être en sa vérité fragile.

L'évolution du vivant n'obéit ni à un déterminisme figé ni au pur hasard. Les contrôles sélectifs et régulateurs de la vie, l'autonomie de la créature, existent déjà potentiellement au temps presque zéro dans cette particule élémentaire, dans la bouillie hadronique d'où jaillit la lumière, première manifestation de l'énergie libérée de l'indifférencié.

« Dieu vit que la lumière était bonne » (Genèse). Comme le suggère le principe d'Heisenberg la liberté est en puissance dès les premières particules de l'univers. La liberté de la Création est différence, variété, mutation, polymorphisme génétique.

N'abordons pas les manipulations génétiques, leur problème éthique, les risques du clonage. Si la médecine y trouve un apport fondamental, il est essentiel d'affirmer qu'on ne clone pas une conscience, une pensée, une dignité qui ne sont pas accrochés au patrimoine génétique. L'énigme irréductible de la conscience ne relève pas de la science.

GÉNÉALOGIE DE L'HOMO-SAPIENS ÉVOLUTION ANTHROPOLOGIQUE

La cellule est une unité de fonction capable de mutation. Dès la fécondation, elle met en œuvre sa technique. Elle possède des propriétés (la vie) qui lui permettent de poursuivre la contrainte du phylum : organisation, adaptation, réparation, recombinaison, reproduction.

À partir de la cellule vivante l'évolution se poursuit suivant une logique indéniable. Tout est réglé avec précision. La vie dépend de l'équilibre de constantes quantiques et de circonstances extraordinaires.

Modifiez tant soit peu un des paramètres numériques ou les conditions initiales et nous n'existerions pas. L'homme est le produit le plus évolué de la vie.

La progression est graduelle du minéral à l'homme, gouvernée par l'Esprit. Elle se fait dans le sens de la différenciation et de la complexification.

Le premier organisme bicellulaire est l'algue bleue (trois milliards et demi d'années). C'est un micro organisme inconscient à reproduction asexuée

(végétaux cloisonnés en cellules), puis les algues vertes à structure cellulaire avec noyau et reproduction sexuée, avec équipement génétique.

Un immense pas est franchi, la reproduction sexuée étant indispensable pour faire progresser la lignée vers la complexité et l'enrichir par le mélange de lignées étrangères. Comment s'est inventée la reproduction ?

À l'échelle du temps cosmique suivront les bactéries anaérobies puis aérobies (deux milliards trois cents millions d'années) : éponges, vers, méduses, crustacés, poissons.

Il y a cinq cents millions d'années, les premiers poissons frétilaient dans les mers ; suivirent les amphibiens, les batraciens (le têtard vivait dans l'eau et, devenu grenouille, passait à l'air libre). Des continents émergent, mousses et végétaux apparaissent. La photosynthèse de la chlorophylle rejette de l'oxygène et favorise la couche d'ozone filtrant les rayons solaires. Le monde animal acquiert la respiration. Grâce à l'hémoglobine, se différencient les reptiles (deux cents millions d'années), les dinosaures rapidement disparus, les oiseaux homéothermes avec apparition de plumes, les petits mammifères (soixante-cinq millions d'années) ovipares, puis vivipares ; des très nombreuses espèces, retenons le rat, le dauphin, le singe, les premiers primates à prémisses d'intelligence avec le lémurien.

De notre branche anthropoïde se détachent il y a douze millions d'années le ramapithèque, le premier hominien, et sa variante le kénia-pithèque. Puis la lignée se divise il y a quatre millions d'années, donnant d'une part les progidés : orangs-outans, gorilles, chimpanzés, vivant dans les forêts et, d'autre part, l'australopithèque vivant dans les savanes africaines (berceau de l'humanité) aux herbes hautes et sèches. Il est herbivore. Ce pré-humain (découverte de Lucy, notre grand-mère) se redresse, devient chasseur, omnivore. Sa descendance passera par les stades morphologiques de l'*homo* : l'*homo habilis* (trois millions d'années), cueilleur, use d'instruments rudimentaires en silex, façonne les cailloux (la locomotion verticale a entraîné la libération des mains préhensiles), puis l'*homo erectus* ou pithécantrophe (un million et demi d'années), plus habile artisan, il capture le feu, se groupe en clans et s'aventure sur le continent. Sa branche européenne, le Neandertal, apparaît voici cent mille ans, la boîte crânienne s'est développée et atteint

une capacité de mille cinq cents centimètres cubes. Il perfectionne l'outil, polit la pierre, fait usage de peaux de bêtes ; chasseur, cueilleur, il invente l'agriculture.

Ne nous formalisons pas de notre parenté avec le grand singe ancestral, chaînon évolutif qui bénéficiait du pouce opposable, de la vision binoculaire et dont l'ADN est proche du nôtre à quatre-vingt dix pour cent.

Il y a environ cent mille ans que l'homme se précise par deux faits essentiels :

- premièrement, la sépulture. Il enterre ses morts. Ce n'est plus l'instinct, c'est l'aurore de la pensée humaine. L'être veut durer, il a l'idée de la survie, il protège ses morts, les installe en position fœtale, protège la fosse par des pierres, joint des armes, de la nourriture. Dans le culte primitif des morts, on peut voir l'origine de toutes les conceptions religieuses puis philosophiques ;
- secondement, le Neandertal puis le Cro-Magnon témoignent d'un sentiment artistique, du sens de la beauté. La libération des mains a permis la réalisation manuelle des idées esthétiques. Il se pare, il combine les couleurs, grave l'os, l'ivoire. L'apparition du sens artistique est à l'origine véritable de la pensée, une première manifestation de la liberté.

L'HOMME SAIT QU'IL SAIT

L'adaptation à l'environnement, aux événements, l'acquis, se précisent chez l'homme de Cro-Magnon (trente mille ans). Les grottes préhistoriques de Lascaux remontent à seize mille ans. La voie est ouverte à l'*homo sapiens*. Il sera le produit le plus achevé de la vie. La longue ascension de la complexité aboutit à l'homme pensant, conscient du temps qui passe, écrivain de la conscience et de la pensée abstractive : naissance des désirs, discussion des croyances. L'homme regarde son univers, il le voit, le pense ; il copie, il apprend, il bénéficie du langage articulé pour communiquer (abaissement du larynx).

Après des millénaires, la conscience franchit le dernier seuil, acquiert la plus haute liberté, celle de choisir entre deux actions, la possibilité de progresser sur le plan de l'esprit, de la connaissance. Du conflit entre la sollicitation des

sécrétions internes et l'effort fait pour les asservir naissent à la fois le sentiment de la dignité humaine et le tragique du quotidien. La liberté morale acquise permet d'effectuer un choix entre le bien et le mal. De la possibilité de ce choix jaillit la responsabilité, la notion de devoir. L'animal, simple chaînon de l'évolution, même présentant les caractères morphologiques de l'humain, ne pouvait faire le mal puisqu'il ne le savait pas.

L'idée morale, origine de l'idée spirituelle, est née. À peine dégagée de la gangue ancestrale, l'être va échapper aux lois physico-chimiques et biologiques ; à la lutte pour la vie s'ajoutera la lutte pour l'esprit. Si la nature a ses lois (synthèse de la protéine, enzymes, régulation du sucre, sécrétions endocriniennes), la signification de l'évolution est la transfiguration de la matière, l'apparition de vérités spirituelles indépendantes de la raison, transcendant l'intelligence : le beau, le bien, le devoir, l'amour, la charité. Ces hautes notions complètent l'acquisition de la syntaxe, de la géométrie, de la musique. La pensée n'est qu'une étincelle, mais cette étincelle est tout. On conçoit l'importance de la communication verbale, de l'apparition du langage parlé.

À partir de l'animal debout sur ses pattes de derrière est apparu l'homme, être de dialogue sur la liberté, la mort, un individu de cent milliards de neurones. La logique du vivant a été de grouper en unités organisées de plus en plus complexes les seuls éléments réels, les « particules élémentaires ».

Une fois créée, la vie va s'accélérer d'elle même pour arriver à l'intelligence et à la conscience, à la raison et à l'esprit. Il y a trois milliards et demi d'années les premières formes de vie, des cellules vivantes, apparaissent sur terre et, pendant trois milliards d'années (les trois quarts du temps écoulé jusqu'à aujourd'hui), l'évolution est extrêmement lente et le stade monocellulaire n'est pas dépassé. Puis, en moins d'un milliard d'années l'évolution passe à la vitesse supérieure, les animaux pluricellulaires (mollusques, poissons, reptiles, mammifères) envahissent la terre. Ensuite, en moins de cent millions d'années – moins de trois pour cent de l'âge des vivants –, trois espèces douées d'une intelligence primaire font leur apparition : primates, dauphins, rats. Puis, il y a environ trois millions d'années, apparaît l'homo sapiens doté d'une conscience et d'une « âme ».

Considérons l'aventure de la vie suivant les lois de la sélection, lente et prodigieuse progression, étalée sur des milliards d'années suivant une programmation logique, apparaissant rigoureusement prédéterminée et finalisée. N'est-il pas étonnant le cycle du fœtus recommençant l'histoire du *phylum* ? Le développement de l'embryon est une récapitulation de la phylogénèse. Le chirurgien est parfois appelé à opérer un « branchiome », reliquat de notre stade poisson (branchies).

Envisagez le développement de la vie depuis son apparition : d'abord, l'évolution biologique grâce à l'ADN et à sa bibliothèque génétique, puis l'évolution de la conscience franchissant les seuils successifs de la conscience directe (tropisme, agressivité, pulsion, mémoire, apprentissage), puis de la conscience réfléchie : seul, l'homme sait qu'il sait. Apparition de la logique, de l'abstraction, de l'imagination créatrice. Le cortex cérébral est devenu cet or gris développé chez les primates, siège de notre humanité, avec sa réserve d'informations.

LA GRANDE ÉNIGME

Quelle énigme que ce pouvoir investi dans quelques centaines de grammes de matière grise ! Cortex, carrefour du vécu, du possible, du probable.

C'est l'homme promu à la vie, avec ses souvenirs, ses émotions, ses idées ; lieu-dit d'impulsions physico-chimiques mais territoire d'une conscience ordnatrice. Il est inouï que ce protozoaire soit parvenu à appréhender la pensée, à la réfléchir sur elle-même. Quel ordre transcendant ! Je ne vois pas comment de la matière naîtrait la pensée, pourquoi un noyau d'hydrogène né de l'énergie deviendrait Platon ou Mozart.

On peut suivre l'histoire de mes composants : lumière, énergie, particules, atomes d'hydrogène, atome simple, molécules, acides aminés, première cellule.

De l'atome simple (d'une complexité fabuleuse) à la molécule, de la molécule aux acides aminés, des acides aminés à la première cellule, de la scissiparité à la reproduction sexuée, de la vie instinctive à la première lueur de conscience, de la lueur de conscience à la conscience achevée, de la conscience

de soi à la complexité sociale, autant de mutations quantiques, de changements de nature, impossibles sans l'introduction d'un supplément d'ordre. Ce supplément d'ordre... d'où vient-il ?

Personne ne peut m'expliquer le passage de l'inanimé à l'animé. Si, pour certains, l'homme est un accident de parcours dans un cosmos noir, vide et froid, se résumant en l'élaboration de protéines et de nucléotides, pour notre part nous nous émerveillons devant l'extraordinaire complexité du jeu moléculaire si parfaitement orchestré, devant la continuité de l'histoire humaine semblant obéir à un plan.

Défiant l'absurde et le chaos, les particules jouant le jeu des « possibles » ont fait choix parmi les multiples solutions offertes de la meilleure complexification comme pour atteindre à la vie préfigurée, à la logique de la Lumière : l'être est alors parvenu au stade où il était susceptible de recevoir l'Esprit.

Il aura fallu des milliards d'années pour gravir les échelons. Les vivants sont faits de noyaux et d'éléments lourds fabriqués au sein des étoiles. Pour que ces noyaux soient disponibles, il a fallu attendre qu'une génération d'étoiles se consume en agonie explosive, ensemençant le milieu interstellaire. Puis, attendre l'apparition de la planète Terre et patienter encore pendant la longue progression des acides aminés jusqu'au cerveau humain. Quel plan !

Le savant est dans l'ignorance la plus complète des processus qui ont engendré la vie à partir des acides aminés. Comment parvenir à cette complexité par les seules voies de la physique et de la chimie ?

Chacun de nous représente une combinaison de gènes unique. Chacun est une aventure personnelle par son patrimoine immunologique, sa morphotypologie, son matériel enzymatique, son électroencéphalogramme. Chaque individu est une réalisation exclusive, car il n'a pas eu de précédent et ne se reproduira jamais dans son entité.

Il faut que l'homme devienne conscient du fait que nous ne participons pas seulement à cet infime instant de la durée qu'est notre vie terrestre mais que, chacun de nous, nous vivons une aventure de l'esprit qui a commencé il y a des milliards d'années et qui ne se terminera qu'avec lui. Ce n'est pas seu-

lement une promesse ou un dogme, comme on peut le trouver cependant dans la presque totalité des religions de notre terre : cette vie éternelle est inscrite dans la représentation du monde que nous dévoile la Connaissance. Elle a la même objectivité que le monde extérieur lui-même.

Seul Dieu ou son concept donne un sens à l'aventure de l'esprit, confère à notre vie un caractère impérissable.

Nous ne nous sommes pas créés nous-mêmes, nous appartenons à un plan qui nous tire du néant, qui a fait surgir la vie du néant.

L'apport premier irréductible, d'où vient-il ? C'est de lui que découlent l'espace, le temps, la causalité, la conscience. C'est l'énigme fondamentale : pourquoi sommes-nous ? Pourquoi la vie, pourquoi la mort ? Dans ce don du néant arrivant à la vie, il y a l'affirmation irremplaçable qu'il y a quelque chose. Quoi ou qui ?

La science, rigoureuse, implacable, se retrouve face à l'inexpliqué. Puisqu'on ne peut faire quelque chose de rien, il faut donc que Dieu soit car si la notion du hasard est la seule hypothèse concevable, comment expliquer le hasard lui-même ? Si notre numéro d'humain est sorti au jeu de Monte-Carlo, qui l'a tiré ?

Explique-t-on la douleur, l'amour, la beauté, la mort... par le hasard ? Einstein l'a écrit : « Dieu ne joue pas le monde aux dés car son plan est ordonné ». Qui a fait surgir quelque chose hors du néant et du Tout ? Y aurait-il une intelligence ordnatrice ? Un principe directeur, un Créateur, l'Éternel, le non identifié, la Transcendance, l'au-delà de Tout ? Le nom de Dieu ne vient pas sous le microscope, mais la science ne peut se prononcer contre Dieu.

« *Un peu de science éloigne de Dieu, beaucoup de science en rapproche* » (Einstein).

Se pose alors la question : qui a créé Dieu ? La science déplace le lieu de l'interrogation humaine. « *Plus nous savons, moins nous comprenons* » (Einstein). La Bible répond : « *Je suis Celui qui Suis.* »

C'est la vie fondamentale qui se justifie par le fait d'être. L'esprit religieux recourt à la foi pour dépasser l'incompréhension. « *Ô toi, l'au-delà de Tout* ». « *Du fond de l'abîme je t'invoque Ô toi l'Éternel, l'Être premier* ». Pour l'incroyant, toute la dignité de l'homme consiste en la pensée. Dieu est l'existant qui existe avant toute existence.

Si c'est l'indicible qui m'a voulu et programmé, pourquoi ne m'a-t-il pas laissé être, c'est-à-dire libre ? Pourquoi suis-je apparu dans l'incommensurable et quel est le dessein de Dieu qui m'a fait chair ?

Se pose le problème du mal. Si c'est ce qu'on appelle Dieu qui détient la réponse, pourquoi le mal dont nous sommes complices ? Le mal semble incompatible avec l'existence d'un Dieu Tout-puissant et de bonté ? Il est impossible de trouver une rationalité dans le silence de Dieu. C'est le mystère de la divinité (Pascal, Kierkegaard). Dieu est libre de sa grâce. Il a ses raisons, il dispose de l'éternité. Qui a pu sonder l'esprit de l'Éternel ?

L'homme n'aurait-il pas inventé le concept Dieu par un certain besoin de finalité et d'absolu ? Dieu serait le songe de l'homme. Pascal répondait à sa perplexité métaphysique : « *On peut bien connaître Dieu sans savoir qui il est.* » La foi, malgré l'opacité de Dieu, parie sur un Être transcendant.

Le hasard aurait-il suffi à créer l'amour, la miséricorde, le pardon, l'esprit de sacrifice, la charité, la lumineuse splendeur du visible ? Opaque à la raison, ouvert à l'espérance, Dieu est au-delà de ce qu'il nous est permis de comprendre. Il n'est pas une hypothèse scientifique, sa présence n'est pas dans les laboratoires. L'homme ne détient pas la clef de la connaissance.

Ce n'est pas l'algue bleue qui créa la bonté, un atome n'a pas l'esprit de sacrifice. « *Même si on ne croit pas en Dieu, Dieu est* » (Cioran). Douter de Dieu ne l'empêche pas d'exister. Dieu est au-delà d'être ou de n'être pas. Il est autre chose qu'une démarche métaphysique. Il y a dans l'homme quelque chose de divin. « *Ne cherchez pas le divin, vous êtes dedans* » (Marguerite Yourcenar). N'y a-t-il pas, opposable au mal, le mystère du bien ? Dieu-Amour est le regard de l'invisible, le tout autre que nous sentons au plus intime de nous. Notre langage humain est incapable de l'exprimer, mais en nous est la vibration de l'Esprit.

La vie a-t-elle été minutieusement programmée et réglée par un Être Suprême ou est-elle le résultat du hasard (il y aurait une probabilité de l'ordre de 101 000 contre un pour que ce hasard se réalise !!!).

Grâce à ce dilemme, le savant, malgré toutes ses connaissances, se trouve aussi démuné que le moindre penseur. La science n'est d'aucune utilité quand il s'agit de foi. Le scientifique doit parier, comme Pascal.

Pour ma part, je crois à l'existence d'un Être Suprême. Quand j'écoute une sonate de Mozart, quand je contemple un Cézanne, un Van Gogh ou une peinture de la Renaissance, quand je m'émerveille des couleurs chaudes d'un coucher de soleil à Arcachon, je m'interroge : « *N'y aurait-il pas, malgré tout, un projet, et parler d'un projet revient à admettre une Créature Suprême ?* »

Après tout, les questions que se posent l'anthropologue, le cosmologue, sont étonnamment proches de celles qui préoccupent le théologien. Si la voie biochimique nous mène à la vie, le domaine de l'Esprit est celui du mystérieux, de l'invisible, de l'infiniment petit, de l'infiniment grand.

Il est certain que les constantes fondamentales de la nature et les conditions initiales ont été réglées avec une extrême précision pour que l'univers franchisse les étapes qui mènent des particules élémentaires à la vie biochimique en passant par les étoiles.

Une petite modification et l'univers serait stérile et vide d'observateurs. Que penser de ce stupéfiant concours de circonstances ? Certains n'y voient que le fruit du hasard. L'univers dans ce cas serait accidentel.

Pour d'autres, ce concours de circonstances n'est pas accidentel. Il a sa signification et, si l'univers existe en tant que tel, c'est bien pour faire émerger la conscience et l'intelligence. Il contenait en germe dès le début les conditions requises pour l'arrivée de l'homme. Il tendait à prendre conscience de lui-même par la Création ; il savait que l'homme allait venir : « *Dans chaque atome est cachée l'omniscience de l'éternité* » (Teilhard de Chardin). Hubert Reeves reconnaît « *une influence immanente et omniprésente* ».

LE GÉNIE HUMAIN

Au cours du déroulement du temps la race humaine prend connaissance de son univers et les concepts progressent avec les découvertes de ce qu'il faut bien appeler le génie de l'espèce.

Pour l'homme des cavernes, l'univers est magique, des esprits familiers occupent la nature.

Puis l'esprit religieux se fait synthétique. L'Égypte installe ses dieux, applique aux pyramides l'apport de la géométrie. À Babylone se révèle la science des chiffres, l'observation de la position des astres permet d'établir un calendrier des éclipses et l'astronomie est tout autant l'astrologie. La Chine établit sa bureaucratie des dieux, invente la boussole et la poudre et Confucius propose le yin et le yang. Au Japon, c'est le zen.

Puis, le génie humain s'affirme dans le miracle grec. La Grèce, mère des arts et de nos structures mentales, instaure un univers déjà scientifique, et la curiosité hellénique pour le monde étudie la nature par le biais de la raison. Il suffit d'énumérer les noms de Démocrite qui morcelle la matière en atomes, de Pythagore, fondateur des mathématiques, d'Héraclite, d'Euclide qui parfait la géométrie, d'Ératosthène qui mesure la circonférence de la terre, d'Archimède (Eurêka !), de Platon dont la fébrilité intellectuelle impose un univers géocentrique, de Socrate, d'Aristote qui établit l'uniformité du mouvement des planètes et définit la logique formelle, de Ptolémée établissant l'épicycle des planètes.

À l'époque médiévale, les connaissances progressent. Thomas d'Aquin donne au monde une dimension spirituelle judéo-chrétienne et tente d'accorder raison et foi. Copernic dégage la terre de sa place centrale et, par ses calculs, présume qu'elle tourne autour du soleil comme les autres planètes. Galilée défend l'univers héliocentrique (le télescope date de 1609) mais doit se rétracter devant le tribunal ecclésiastique (et pourtant elle tourne !).

Puis le génie humain échappe à la tutelle des clercs et revendique la liberté de recherche. Kepler établit la loi sur le trajet des planètes, Leibniz invente le calcul infinitésimal, Newton, la loi de la gravitation universelle qui maintient

les planètes en orbite. Pascal a le sens de l'universel. L'esprit scientifique transfère la quête de l'incréé vers le créé. Niepce invente les plaques photographiques, ouvrant ainsi les voies de la recherche qui mèneront au spectroscope, au détecteur électronique.

Le scientisme repose sur l'indépendance de l'esprit. Si le cartésianisme avec le discours de la méthode avait balisé la pensée, Claude Bernard instaure la méthode expérimentale, puis l'esprit se remet en question avec le doute méthodologique. Citons encore Francis Bacon et Bichat. À ces phares scientifiques éclairant l'explication du cosmos et de l'infiniment petit, nous ajouterons les noms de Curie, de de Broglie (mécanique ondulatoire), Hubble (expansion de l'univers), Einstein (théorie de la relativité). Qu'est le temps si le champ de gravité de la matière le retarde ?

Si l'espace tient un grand rôle dans les conquêtes de l'esprit, les pionniers des mers et du Nouveau Monde ont nom : Colomb, Magellan, Vasco de Gama...

Le survol du cheminement du savoir est forcément non exhaustif. Nous avons limité notre propos à quelques investigations, faisant abstraction des arts et de la littérature. La vie étonne par ses énigmes et ses merveilles : la reproduction de l'être, la synthèse de la chlorophylle, le vol des oiseaux, l'œil, le complexe neuronique, l'instinct maternel.

C'est peu de chose qu'une vie d'homme !

Quel est donc le sens de la vie dans la futilité du passage ?

Nous avons mis entre parenthèses les quêtes religieuses, l'hindouisme, les Veda, le bouddhisme...

Entre le Tigre et l'Euphrate, le fertile croissant, sont nées les trois religions monothéistes : judaïque, chrétienne, islamique. L'Asie Mineure, pays de la Bible, berceau du monothéisme, maintient la conscience de la mort. Il y a continuité du sumérien à la pensée chrétienne en passant par le néoplatonisme hellénique, la référence égyptienne, le sémitique (judaïsme), l'islam. Dieu est présent dans la cantilène musulmane (Coran), la tragique mélodie juive (Ancien Testament), l'ondulation du plain-chant, charité et mystère de la croix, du christianisme.

Dressé sur l'estrade de la science, l'homme d'aujourd'hui fait l'inventaire de ses acquis. Lui, l'ancien magdalénien, a inauguré tous les critères qui sont les fondements des civilisations. Il a esquissé tous les actes fixés dans la tradition : usage du feu, maniement des outils, modelage de l'argile, tissage, semailles, culture, domestication des animaux, construction d'abris et de défenses. Il a créé le langage, l'a spiritualisé en paroles intérieures, en croyances. Il a institué les guerres, les échanges, les compétitions, composé les parures et les ouvrages d'art. Il a édifié la famille, le clan, le village, organisé la vie pastorale. Ses créations ont multiplié la puissance humaine. Le présent, dans tous ses aspects, est débiteur du plus lointain passé.

Son savoir est ascendant : l'objectif de son radiotélescope mesure dix mètres de diamètre et, grâce à lui, il prospecte le cosmos, ses quasars, ses pulsions, ses trous noirs. Grâce à l'ultime microscope protonique, à l'accélérateur de particules dans la chambre à bulles, au synthocyclotron de vingt-sept kilomètres de long, il a débusqué, dans l'infiniment petit : proton, neutron, électron, hypéron, méson, etc. il a dématérialisé la matière en quarks et charmes et révélé l'existence d'antimatière. La science qui sonde « *le silence éternel des espaces infinis* » (Pascal) sait que la vie de l'être est celle de l'instant impalpable, sitôt évanoui que surgi, cet instant qui ne sera qu'une fois et ne sera jamais plus.

Lui, l'homme, a su établir les lois physico-chimiques et biologiques de la vie, il a maîtrisé sa mécanique, fait progresser ses technologies jusqu'à la cybernétique, domestiqué l'atome, mieux encore domestiqué les gènes, découvert une thérapie génique et même débouché sur le clonage du vivant, outrepassant la fécondation et la loi naturelle.

CONSEILS AU PETIT MAGISTER

Petit magister, grisé d'une science sans doute encore plus fragmentaire, prends conscience de ta petitesse. Malgré ton intelligence, tu es encore bien proche de l'animal dont tu ne diffères guère physiologiquement. Replié sur ta petite vie – si courte – tu oublies l'essentiel. N'as-tu pas vu dans la Genèse l'état de déchéance de l'homme depuis la chute ? Fais donc le bilan : barbarie, nazisme, stalinisme, terrorisme, pollution, faillite du scientisme,

conditionnement des esprits, médias qui décervellent et abêtissent. *Usque tandem !*

« *Entre le monde de la qualité et celui de la quantité existe un fossé que la science n'est pas près de combler* » (Lecomte du Noüy). Notre société a ses exclusions, ses tabous, ses égoïsmes, ses peurs, ses doutes, ses préjugés, ses haines, ses conflits. L'homme serait-il l'ennemi de l'homme ? *Homo homini lupus !* Nous pensons au contraire que l'homme est l'avenir de l'homme, rejoignant en cette option le point « oméga » de Teilhard de Chardin, la finalité de Lecomte de Noüy, les espérances religieuses.

Malraux n'écrivait-il pas que le vingt-et-unième siècle serait religieux ? Sans doute signifiait-il que l'homme devra parvenir à cette religion universelle où, dépassant la science après avoir découvert l'unité de la matière et de l'énergie, ne laissant pas le savoir étouffer la pensée, il s'attachera à l'avènement d'une société plus juste, plus heureuse, tendant vers un idéal social régi par les valeurs morales et spirituelles car la perfection des moyens ne répond pas au pourquoi de ce monde. L'électroencéphalogramme ne résout pas l'énigme de la conscience. Au fond de l'homme est cette part du spirituel, la présence du divin.

Le cerveau de l'homme, ce jeune promu, contient dans sa cartographie combien de territoires réservés à l'Esprit non encore défrichés.

Valéry lançait son cri d'alarme : « *Les civilisations sont mortelles.* » Certes mortelles par la faute de l'homme si les valeurs spirituelles et morales ne priment pas. La civilisation est l'ensemble des modifications apportées aux conditions morales, esthétiques et matérielles de la vie normale de l'homme. Chaque génération transmet à la suivante les avantages péniblement sauvegardés. Certaines nous ont transmis des trésors d'art et de beauté, mais elles nous ont transmis cet héritage immatériel : les idées morales et spirituelles. Les idées spirituelles sont aussi réelles que l'existence des électrons. Certes, l'intelligence pure peut évoluer mais le champ ouvert au développement spirituel et moral est infiniment plus vaste... et plus urgent. Il faut sortir l'humanité des ténèbres de sa jungle. Rabelais l'annonçait déjà : « *Science sans conscience n'est que ruine de l'âme.* »

Le véritable progrès est celui de l'esprit. Il y a deux mille cinq cents ans, on ne marchait pas sur la lune, mais parlaient Platon, Socrate, Épictète. On ne peut se passer de ce qui n'est pas rationnel. Formules, équations, appartiennent au monde des mathématiques mais ne sont pas la clé de la Connaissance. L'analyse chimique d'un tableau n'explique pas l'impression esthétique qui s'en dégage.

« *Le poète doit se faire voyant* », affirmait Rimbaud. La poésie aujourd'hui, congédiée par les médias, est peut-être la passerelle vers le spirituel, le passeport pour l'Éternel. En elle, un souffle divin qui fait la grandeur de notre espèce. À elle appartient la voyance du Bien, du Beau. À elle, l'intelligence chrétienne de la pauvreté, qui s'appelle charité. Elle est la quête de l'Unité universellement pressentie, la quête de l'Harmonie, la vibration du Verbe.

AVENIR DE L'ESPRIT

Ne pourrions-nous en trouver l'espérance dans ce texte de Tacite où voisinent les mots : *corpus, spiritus, anima* ?

Que le corps – *corpus* – retourne à la poussière est inscrit dans l'histoire de la vie ; que l'intelligence – *spiritus* – connaisse aussi une fin quand son support charnel disparaîtra semble logique.

Nous demeure *anima*, l'indicible et subtile essence, l'âme qui ne se mesure ni ne se pèse, qui échappe aux lois de la matière, ce que nous ne pouvons enclore dans une définition mais qui relève du mystère de la Genèse.

Comment concevoir l'avenir de l'Esprit sans juxtaposer les deux majuscules piliers de la vie : l'E de l'Esprit et l'A de l'Amour ? Amour, non pas la mélodie épidermique, l'intérêt viscéral, la pulsion hormonale, la poussée biologique, qui mutilent l'incommunicable, mais la sublimation humaine, l'illumination de l'âme, l'écho de la transcendance.

Dans un univers où tout tend à détruire et à pervertir, l'Amour est la conscience du créé, la Lumière qui désarme le mal et la souffrance. Cet Amour dont Dante écrivait dans la divine comédie : « *L'Amour qui fait mouvoir le soleil et les autres étoiles.* »

Par Fabre des Essarts¹



*La pensée d'un philosophe
et spiritualiste du XIX^e
siècle.*

Eh ! bien, non, j'ai beau pâlir sur les *in-folio* des bibliothèques et sur le livre plus vaste de la Nature, je ne puis me convaincre que le monde visible soit l'œuvre d'un Dieu parfait en intelligence et en bonté.

Autour de moi tout crie l'illogisme, tout hurle le désordre, l'entre-dévorement universel.

Vivre, c'est souffrir. Grandir, c'est chanceler, comme a dit le poète.

Nous naissons au prix de quelles douleurs, nos mères le savent ! Le premier son qui sort de nos poumons est une plainte, et le dernier aussi, hélas !

On entre, on crie :
C'est la vie !
On crie, on sort :
C'est la mort !

Notre existence se passe à disputer le souffle vital à des myriades d'êtres, à des ferments, à des toxiques qui remplissent l'air que nous respirons, et qui se font les dents à nous ronger vivants, en attendant qu'ils nous dévorent morts.

Je ne parle pas des accidents dont l'homme est l'agent systématique, des misères, des catastrophes sociales ; je suppose la vie se développant dans les conditions les plus favorables au milieu de la plus savante hygiène.

¹ Occultiste et poète symboliste (1848-1917).

Je le répète, – supposé ce cas même, – l'existence n'est qu'un épouvantable combat.

Et d'ailleurs, ces mesures d'hygiène elles-mêmes, ces conditions de mieux être, ne coûtent-elles pas la vie à des milliards d'animaux et d'animalcules, qui n'ont pas plus que moi demandé l'être, mais qui l'ayant, ont autant que moi le droit qu'on le leur maintienne.

En somme le volvoce² qu'écrase la patte d'un crabe condamne aussi solennellement la prétendue justice divine que la nation qui meurt anéantie par un peuple conquérant.

Voyons ailleurs encore : quittons la terre. Laissons-la à ses pleurs, à ses guerres, à ses fléaux, sans plus nous douloir (nous plaindre) de son destin ni davantage nous étonner que cette vie maudite se perpétue depuis tant de *manvantaras*.

Et que tout cela fasse un astre dans les cieux !
Mais dans ces cieux mêmes l'harmonie existe-t-elle ? La vie cosmique, la vie planétaire est-elle mieux réglée que celle d'ici-bas ?

Point.

Les soleils ont, comme les pommes de nos arbres, un ver qui les dévore. Comptez les chutes d'étoiles, les globes qui s'entrechoquent, les astres qui vieillissent, ceux qui s'éteignent, les orbites mal combinées que n'ont vues ni Kepler, ni Galilée, mais qui sont indéniables, et qui, brusquement, jettent un corps céleste dans une nuit glacée ou le plongent dans une horrible fournaise !

Qu'est-ce que cet effrayant Saturne, qui, dans sa vertigineuse rotation, a vu une partie de sa sphère se détacher de lui, pareille à une ceinture de chair vivante arrachée par la torture à un torse d'hérétique ?

Qu'est-ce que ce Mars plus effrayant encore dont on aperçoit la surface striée de longs sillons sanglants, qui semblent mettre à nu ses entrailles ? Et ces comètes folles, qui vont tête baissée, à travers les plaines de l'espace, au risque de tout confondre et de tout perturber sur leur passage ?

² *Algue verte vivant en colonies.*

Revenons à la terre.

Les orthodoxes, voulant justifier leur Dieu anthropomorphe, ont imaginé le dogme de la chute.

Soit. Je veux bien que toutes mes douleurs soient le résultat logique de la désobéissance adamique. Je veux bien qu'il soit juste que je souffre, étant fils de la Femme. Mais ces légions de cirons que j'écrase du bout de ma plume, en écrivant ces lignes, en quoi ont-ils mérité pareil sort ? Cette gazelle que tout à l'heure va dévorer ce lion, de quoi est-elle coupable ? Et quel est le crime de ce Saturne, qui voit tournoyer devant lui un lambeau de son être, et de ce Mars tragique, qui saigne là-haut dans l'infini ?

II

J'ai bu longtemps à la coupe enchanteresse de Fourier et de Considérant. De bonne foi, j'ai cru avec eux qu'il était possible de faire régner l'harmonie au sein du groupe humain, qu'on parviendrait à supprimer la guerre, à détruire la haine, à instaurer le règne de l'Amour.

Supprimera-t-on la maladie ? Détruira-t-on la mort ? Et quand même le génie humain arriverait à redresser l'axe du globe et à faire resplendir cette éternelle aurore, chantée par Fourier, imposera-t-il sa loi de fraternité universelle aux astres ivres de haine, aux soleils assoiffés de cataclysmes ?

Heureusement, il est un autre monde, un monde vraiment harmonique, logiquement ordonné, auguste, glorieux et sacré.
C'est le monde de l'idée.

C'est la région céleste où vit et rayonne l'ineffable Plérôme. Lumineux domaine de la pensée, dont nous avons dès ici-bas le partiel usufruit, aux heures où notre âme s'affranchissant des terrestres matérialités, s'élève vers les splendeurs du Verbe, mais dont nous deviendrons tous un jour les coparticipants et les cohéritiers, lorsque nous serons délivrés de ce misérable corps de mort, si lourd aux ailes de l'esprit.

C'est le domaine de la Gnose, c'est le Cosmos immatériel de la science absolue.

Je ne sache pas qu'on voie les théorèmes géométriques se colleter entre eux.

Je ne sache pas que les vérités axiomales, – le tout est plus grand que la partie, la partie est plus petite que le tout, le principe d'identité, le principe de contradiction, – soient susceptibles d'être un jour pulvérisés comme de simples soleils.

Je ne sache pas que les lois du raisonnement, que le champ de la raison pure soient menacés d'une destruction analogue à celle qui attend un jour notre tourbillon.

Je ne vois pas les idées se nourrir de la substance de leurs congénères et n'exister qu'à la condition d'anéantir leurs voisines.

La pensée ignore les atrocités du struggle for life et rien n'enchaîne ni ne combat son libre développement.

Il faut conclure.

III

De ces deux mondes, le premier n'est point l'œuvre de Dieu. Si Dieu l'avait créé de toutes pièces, tel qu'il est, la seule prière vraiment digne de lui, le seul hymne que nous devrions lui rugir de l'aurore à la nuit, ce seraient les strophes affolées de Lamartine :

*« Lorsque du Créateur la parole féconde
Dans une heure fatale eut enfanté le monde,
Des germes du chaos,
De son œuvre imparfaite il détourna sa face,
Et, d'un pied dédaigneux le lançant dans l'espace,
Rentra dans son repos.*

*« Va, dit-il, je te livre à ta propre misère,
Trop indigne à mes yeux d'amour ou de colère,
Tu n'es rien devant moi ;*

*Roule au gré du hasard dans les déserts du vide,
Qu'à jamais loin de moi le Destin soit ton guide
Et le malheur ton roi ! »*

Le Cosmos émane du Démiurge, de ce Jéhovah maladroit et cruel que la nation hébraïque a considéré pendant des siècles comme le vrai Dieu.

Ce Démiurge de la Gnose, c'est aussi l'Ahriman de Zoroastre, l'adalbaoth des Ophites, c'est l'idole sinistre des Hyliques, c'est le génie néfaste qu'ont unanimement rejeté de leur Église Valentin, Ménandre, Basilide, Marcion, Bardesanes, Manès et Priscillien.

Platon lui-même semblait l'avoir vaguement distingué du Dieu de Bonté et de Vérité.

Si Dieu n'est que la cause du Bien, quelle est donc la cause de ce qui n'est pas le bien, sinon une puissance d'un ordre essentiellement inférieur.

Tout cependant n'est point mauvais dans l'œuvre démiurgique. Le Propator souverain, quand il jeta les yeux sur les horreurs de la création, laissa couler sur elle une larme de son éternelle paupière, et cette larme s'est faite rosée, ondée bienfaisante, lustrale bénédiction, et c'est elle qui donne au vent ses fougueuses et enivrantes symphonies, qui met le parfum dans le calice de la rose, le sourire sur les lèvres de la femme, la vertu dans les cœurs droits, le culte de l'idée dans l'esprit des Pneumatiques.

D'ailleurs ce duel terrible du Proarche et du Démiurge, d'Ormuz et d'Ahriman, doit finir un jour.

Oui, un jour, vaincu par la mansuétude, terrassé par l'extase, lavé par le sang mystique de l'Eon Jésus, le génie du mal lui-même chantera éternellement le *Ho over*, c'est-à-dire la Parole sainte, le Verbe de Dieu, et ce monde affreux où tout se heurte et se déchire ne sera plus qu'un souvenir bientôt effacé à jamais au livre de Vie !

Quelques présences allégoriques en littérature ésotérique française (5^e et dernière partie)



Par Denise Bonhomme

*Considérée dans son ensemble,
l'allégorie est une communauté
d'êtres humains fictifs qui évoquent
certaines généralisations et
personnifient certaines réalités.*

L'autre religion est le rejeton ingrat de la première. L'Islam est suffisamment modifié par rapport à sa « parente » pour se dispenser de la croyance gênante au péché originel. Les résultats sont visibles, sans interruption, depuis l'An 622. L'Islam est, lui aussi, décidé à faire la conquête du monde. Il a du moins le mérite de le dire ouvertement.

Bref, le monde occidental industrialisé fait face de nos jours à une situation qui rappelle la fable de La Fontaine *Le loup et l'agneau*. La raison, la décence, les faits historiques indéniables n'ont aucune prise sur les loups. Les tentatives d'apaisement ne font qu'intensifier leur mépris et leur détermination de subjuguier tout ce qui diffère d'eux-mêmes. C'est pourquoi Saint-Exupéry, qui semble avoir vu l'avenir avec précision, nous dit :

« J'ai la sensation d'évoluer vers les temps les plus noirs de l'histoire humaine » (Écrits de Guerre 1939-1944, p. 137).

Dernièrement, on a beaucoup parlé et beaucoup écrit au sujet du *Code da Vinci*. L'Église a réagi comme on pouvait s'y attendre. On peut dire, et bien entendu on a dit, que certains éléments de l'évidence présentée par les deux livres – celui de Dan Burstein et celui de Claude Brown – ne sont pas aussi probants qu'ils devraient l'être. On peut mettre en cause l'authenticité de certains parchemins. Il n'en reste pas moins que les deux compères qui attendent « Godot » n'ont pas tort de renâcler sur certaines contradictions de l'Évangile chrétien.

Il existe un autre « Code ». C'est l'héritage que nous ont laissé « en sourdine » les grands littérateurs qui n'ont jamais fait qu'une seule œuvre. Nul

Quelques présences allégoriques en littérature ésotérique française (5^e partie)

besoin d'analyser de vieux parchemins pour savoir ce qu'il en est. Le Code est là qui nous attend depuis des siècles. On trouve – ou devrait trouver – ses représentants dans toutes nos librairies et toutes nos bibliothèques publiques. Notons que les forces de l'obscurantisme sont à l'œuvre pour détourner les étudiants – jeunes et autres – du « puits » de science salutaire dont il est question dans l'œuvre des « contrebandiers ». D'après H.P. Blavatsky, la *Doctrine Secrète* détient la clef de tous les problèmes mondiaux (62). Rien n'évoluera pour le mieux sur notre planète tant que certains changements ne se seront pas produits dans de nombreux esprits. Les ennemis de la Vérité le savent. Ils ont intérêt à détruire les livres les plus précieux. Ils ne s'en sont guère privés jadis et sont capables de tout pour réduire ou même totalement supprimer leur diffusion. Nous avons le devoir d'empêcher une telle invitation au désastre. « Godot » et son message sont plus nécessaires que jamais.

Sources bibliographiques :

- *Isis Unveiled*, H.P. Blavatsky, Theosophical University Press, Pasadena, California, 1946.
- *The Secret Doctrine*, H.P. Blavatsky, Theosophical University Press, Pasadena, California, 1963.
- *The Secret Doctrine*, H.P. Blavatsky, Adyar Edition, Vasanta Press. The Theosophical Society, Adyar, Madras 20, India, 1962.
- *The Key to Theosophy*, H.P. Blavatsky, Theosophical University Press, Pasadena, California, 1946.
- *Le Petit Prince*, Antoine de Saint-Exupéry, Librairie Gallimard, Imprimerie Paul Dupont, Paris, 1964.
- *Antoine de Saint-Exupéry, Wartime Writings, 1939-1944, Avec Introduction de Anne Morrow Lindbergh*, Harcourt Brace Jovanovich, Inc., 1986.
- *Saint-Exupéry, A Biography by Stacy Schiff*, Alfred A. Knopf, New York, 1884.

62. *The Secret Doctrine*, p. 341, Vol. I.

Propos recueillis par L'Initiation



Baglis TV est une « télévision sur internet » qui propose des exposés traitant du sacré et de la Tradition.

L'Initiation Quelle est votre ambition ?

Notre première ambition est de transmettre des connaissances qui peuvent sembler inaccessibles, incompréhensibles, ou désuètes.

Notre deuxième ambition est de constituer un pôle paneuropéen de production et de transposer notre ligne éditoriale vers la télévision et le cinéma.

L'Initiation Qui êtes-vous et comment êtes vous structurés ?

Nous sommes des réalisateurs producteurs, auteurs et consultants. Baglis est éditée par une société de production, SOTIE SARL (www.sotie.fr), créée en 2000 et dont le siège est à Paris.

L'Initiation Qu'entendez-vous par tradition ?

La tradition, telle que nous l'entendons, est celle de la « 3^e voie ». Elle n'est ni un dépôt immuable « pure et transcendant » (Guénon, Schuon), ni historique (synchrétisme) des mouvements du XIX^e. Notre approche de la tradition est humaniste, alchimique (transmutation de nous-mêmes et du monde) et évolutionniste ouvert à la modernité.

L'Initiation Quels sont vos rapports avec les conférenciers ?

Nos conférenciers sont des chercheurs dont nous apprécions la qualité et la sincérité de leur travail. Si certains de leurs propos peuvent paraître contradictoires (ou complémentaires), c'est parce que chaque point de vue est un des chemins de la vérité. Nous nous refusons à tout dogme ainsi qu'à toute forme de prosélytisme.

L'Initiation Pourquoi le site n'est-il pas gratuit ?

Nous avons des dépenses importantes et afin d'équilibrer ces coûts, nous demandons une participation à chaque internaute intéressé.

L'Initiation Que veut dire « Baglis » ?

Baglis est l'ange de Tempérance, de la voie du juste milieu. Cette voie paraît simple, mais à mesure qu'on avance sur son chemin, on prend conscience de sa difficulté.

BAGLIS conduit à l'équilibre

EXPOSÉS DISPONIBLES

- 2007-06 Saint-Yves d'Alveydre, par Yves-Fred Boisset
 2007-05 Du pardon, par Jean Pataut
 2007-04 Le dossier Fulcanelli, par Richard Khaitzine
 2007-04 La réintégration et les bases du martinisme, par Jean-Pierre Bonnerot
 2007-04 Maître Philippe de Lyon, par Michel Léger
 2007-03 Du mythe de la caverne de Platon, par Jean Pataut
 2007-03 Ce jour où les Mages vinrent, par Christine Tournier
 2006-12 L'Église inversée, par Jean Pataut
 2006-11 Salomon dans les rituels initiatiques, par Christian Lochon
 2006-10 Le Corbusier, par Michel Léger
 2006-09 Mani, par Morgan Vasoni
 2006-05 René Guénon, par Michel Butkiewicz
 2006-03 L'homme en son alchimie spirituelle, par Christine Tournier
 2006-03 La géométrie sacrée rituelle, par Roger Bénévant
 2006-02 Péladan, par Jean-Pierre Bonnerot
 2006-01 Orient et Occident, par Christian Lochon
 2005-12 Le martinisme, par Emilio Lorenzo
 2005-12 Église de Jean, Église de Pierre, par Jean Pataut
 2005-06 L'Étoile flamboyante, par Ernest Chenière
 2005-02 La Voie Cardiaque, par Yves-Fred Boisset
 2005-01 Parsifal, par Robert Delafolie
 2004 Le Rosaire (audio), par Ernest Chenière
 2004 Noël en France (audio), par Yves-Fred Boisset
 2003 L'Alchimie (audio), par Jean Delmas
 2003 L'Église gnostique (audio), par Jean-Pierre Bonnerot
 2003 Le Tai-chi Chuan (audio), par M. Roux
 2003 Le Nombre d'Or (audio), par Michel Léger
 2002 L'Astrologie (audio), par Jean Delmas
 2001 Jean-Baptiste Willermoz (audio), par Yves-Fred Boisset
 2000 La Géomancie (audio), par Jean Delmas
 2000 Les Rose-croix (audio), par Yves-Fred Boisset
 2000 Origines du martinisme (audio), par Yves-Fred Boisset
 1999 Padre Pio (audio), par Ernest Chenière
 1996 Confréries musulmanes et initiations, par Christian Lochon

- 1995 Marie-Madeleine Davy (audio), par Marc Bariteau
 1995 Nostradamus (audio), par Serge Hutin

EXPOSÉS EN PROJET

- Le symbolisme de la messe.
 Introduction au symbolisme géométrique.
 Henry Corbin.
 Les ordres chevaleresques.
 G.I. Gurdjieff.
 Rudolph Steiner.
 Le soufisme dans l'islam.
 Les Celtes et les druides.
 L'hérésie cathare.
 Aldous Huxley.
 L'ésotérisme dans l'évangile selon Mathieu.
 Tristan et Yseult.
 Le métaphysique dans l'oeuvre de Goethe.
 La nuée sur le sanctuaire.
 Hermès Trismégiste.
 CG Jung.
 Le Maître et l'élève.
 Mozart et la « Flûte Enchantée ».
 L'ésotérisme de Dante.
 Lancelot, Gauvain, Yvain, Lohengrin, Perceval.
 Le tantrisme.
 Frithjof Schuon et la « philosophia perennis ».
 La géobiologie sacrée.
 Julius Evola.
 Le romantisme.
 Robert Amadou : sa vie, son oeuvre.
 Shri Aurobindo.
 Les théosophes.
 L'ennéagramme dans le soufisme.
 La langue hébraïque restituée et Fabre d'Olivet.
 Le new-age ou histoire du néo-spiritualisme.
 Les « Fidèles d'Amour ».



Serge Le Guyader a lu pour vous

José Dupré, *Un Cathare au XX^e Siècle, Déodat Roché (1877-1978), sa vie, son œuvre, sa pensée*¹.



Nous avons tous entendu parler des Cathares et des Albigeois, comme d'ailleurs des Templiers et d'autres Ordres de Chevalerie du Moyen Âge. Mais peu d'entre nous connaissent vraiment l'histoire réelle des Cathares qui connurent une si triste fin dans le sud de la France entre le 13^e et le 14^e siècle après de longues persécutions de la part de

l'Inquisition de l'Église romaine. Or l'étude des idées cathares, superficiellement considérées comme strictement manichéistes, laissent apparaître une Gnose tout à fait étonnante qui ne manquerait pas de ravir sinon de séduire beaucoup de nos amis et de nos frères et sœurs martinistes, ou maçons ou rosicruciens, s'ils en avaient connaissance. Les « Parfaits » qui s'appelaient aussi les « purs », terme sans doute à l'origine grecque du mot « cathare », ont été présents non seulement dans le sud de la France mais aussi dans une grande partie de l'Europe. Si leur présence fut plus manifeste dans le monde occitan, on la retrouve dans d'autres contrées de l'Europe du sud, entre la Bulgarie et l'Italie. Pourtant le catharisme a gardé son secret (comme les Templiers ont gardé le leur). Les simples croyants eux-mêmes n'en possédaient qu'une parcelle et les Parfaits, qui formaient le clergé cathare, le protégeaient avec soin. Ce que l'on sait des Cathares, c'est surtout ce qu'ils ont bien voulu avouer aux inquisiteurs. Or en ce début du XXI^e siècle, où tant de dogmes, de pratiques religieuses ou d'idées reçues ne cessent d'être remis en question, il apparaît clairement que le destin du catharisme touche notre conscience à un double titre : d'une part notre idée de la tolérance, et d'autre part notre sentiment national et régional. On voit combien ces deux thèmes avec la construction de l'Europe sont parfaitement d'actualité. Pourquoi cette « secte », d'abord tolérée par Rome, a-t-elle été brusquement l'objet de telles persécutions puis anéantie ? Quelle menace réelle faisait-elle

¹ La Clavellerie, Collection Étude et témoignage 24650 Chancelade - juillet 2001, 415 pages, broché, index, illustrations photographiques - 24 €.

peser sur la toute puissante Église catholique ? Pourquoi, au nom de la croisade, c'est-à-dire d'un certain idéal chrétien, le midi de la France a-t-il été le théâtre d'une aussi redoutable campagne militaire qui a eu pour effet, notamment, de déposséder de nombreux barons méridionaux ? Quels enseignements et quels secrets véhiculait donc le catharisme pour que l'Église catholique et la monarchie s'acharnent avec autant de vigueur sur les Albigeois en particulier et tous les Cathares en général ? Pour tenter d'apporter des réponses à toutes ces questions, il faut lire l'ouvrage de José Dupré sur la vie et l'œuvre d'un des plus grands néo-cathares du siècle dernier : Déodat Roché. Publié en 2001 par les Éditions La Clavellerie (Dordogne), *Un Cathare au XX^e siècle* (plus de 400 pages) est sans conteste un ouvrage remarquable qui intéressera autant les amateurs d'histoire religieuse et de biographie que ceux passionnés par la métaphysique et la gnose, comme il m'a moi-même fasciné récemment lors d'une nouvelle rencontre avec des amis versés dans l'Anthroposophie (mouvement philosophique créé par Rudolf Steiner, issu de la Théosophie).

En 1891, âgé de 14 ans, Déodat Roché retrouve le souvenir cathare en découvrant le martyr de son village natal, ravagé en 1210, par la croisade contre les Albigeois. Éduqué avec sollicitude par un père libre penseur spiritueliste, le jeune homme traversera les mouvements ésotériques des deux siècles écoulés. Des « Amitiés Spirituelles » de Sédir, auteur bien connu des martinistes, il passera sous la robe épiscopale de l'Église Gnostique, puis dans la franc-maçonnerie, avant d'aborder l'Anthroposophie de Rudolf Steiner et de fonder les « Études Cathares » en 1948. À la fin de sa longue vie, remplie de doctrines et de rites, Déodat Roché préférera clore ses dernières années par la solitude érémitique du Col du Paradis où il retrouvera l'ascèse méditative des premiers moines de l'Égypte du début du christianisme avec les références d'Origène et d'Évagre déjà précurseurs du catharisme. En retraçant ainsi la vie de ce Cathare du XX^e siècle, Joël Dupré a voulu à la fois prolonger son premier et très intéressant ouvrage *Catharisme et Chrétienté* et montrer que l'inspiration cathare pouvait encore s'incarner dans la modernité et n'avait pas complètement disparu. Pour l'auteur, Déodat Roché fut l'un des deux aînés importants, rencontrés en cette vie, dans une proximité affectueuse et raisonnable. Le lecteur découvrira ou redécouvrira ici, dans les racines de la spiritualité cathare, la double clé de cet univers terrible et merveilleux, qu'est la forme occidentale d'une vision de la dualité du monde.



Yves Fred Boisset a lu pour vous

Philippe Moingeon, *Introduction à la mythologie contemporaine*².



L'auteur, chercheur et biologiste, professeur d'immunologie, s'inscrit en faux contre ceux qui prétendent que « le discours mythologique est contraire à la pensée occidentale fondée sur la raison ». Il affirme *a contrario*, que « les mythes offrent, à l'être humain, une explication globale de sa présence sur terre, qui nourrit à la fois son intel-

ligence et son objectivité ». Dans son livre, Philippe Moingeon brosse un historique de la mythologisation du monde, historique qui, pour être bref, n'en est pas moins fort utile. Plus loin, il se livre à une approche scientifique de la mythologie en ses différentes formes et symboles. Mais, reconnaît-il, le monde change et, avec le temps, surgissent de nouvelles représentations du monde qui conduisent à ce que Jean-Claude Guillebaud a appelé une « *décroyance collective* ».

Il va de soi que l'on ne peut demander à nos contemporains de prendre au pied de la lettre les récits mythiques dont on peut au moins retenir la poésie et la morale. Cependant, l'auteur voit poindre de nouvelles mythologies liées à nos actuels et futurs modes de vie en relation avec nos préoccupations modernes comme si l'esprit mythologique, loin de disparaître, ne faisait que se transformer et s'adapter. Un chapitre, le onzième, est entièrement consacré à une étude de la mythologie maçonnique qui se révèle par le truchement des rituels et des récits symboliques qui les accompagnent. Le mythe directeur de la franc-maçonnerie réside dans la construction d'un temple idéal qui s'inspire du Temple de Salomon mais qui est intérieur, intime, comme l'est la Lumière primordiale dont la reconquête constitue le but de tout parcours maçonnique sérieux. En conclusion de son intéressante étude dans laquelle il montre l'utilité de la mythologie dans la société humaine et, ce, à toutes les époques et dans tous les contextes, Philippe Moingeon écrit : « *Il est urgent de re-mythologiser le monde.* »

² Éditions Ivoire-Clair, 2007 – 190 pages, 19 €.

Georges Lempereur, *L'Arche d'Alliance*³.



En sous-titres, nous lisons d'abord « Le droit de comprendre », ensuite « Une formidable enquête », enfin, « Un document passionnant qui mêle Religion, Histoire et Secrets Éternels ». Ces trois sous-titres donnent déjà le ton de l'ouvrage qui jette un « *nouveau regard sur le Dieu de Moïse et sur l'Arche* ». L'auteur extrait de la Bible, avec une précision inégalée à ce jour, les événements barbares passés qui ont influencé notre devenir vers un mauvais chemin, écrit l'éditeur dans son « prière d'insérer ». Georges Lempereur nous invite à « *mieux connaître le secret de l'arche d'alliance* », pivot de l'Ancien Testament. Dans une vaste fresque historique, il nous emmène sur les traces de l'arche perdue, de Rome à Rennes-le-Château. Je dois confesser que j'ai beaucoup de mal à suivre ce cheminement et que j'ai relevé certaines datations qui, à mon humble avis, relèvent plus de la légende que de l'histoire. À mon grand regret, je ne saurais conseiller ce livre. Que son auteur me pardonne !



Charles Imbert, *Les sources du Tarot dans l'art occidental, royal et sacré*⁴.

Le tarot, nous indique l'auteur, est apparu au 15^e siècle. Il nous rappelle que « *les figures du tarot combinent des influences pythagoriciennes, kabbalistiques, gnostiques, etc.* ». Dans cet ouvrage, Charles Imbert se livre à une étude poussée sinon exhaustive des vingt-deux lames majeures du tarot dont on sait la correspondance avec les vingt-deux lettres de l'alphabet hébreu et bien d'autres expressions traditionnelles. Papus voyait dans le tarot le véhicule d'une connaissance fort ancienne qui, sous la forme d'un jeu, conservait et transmettait des vérités éternelles qui, sans lui, se seraient perdues au fil des temps. Welsh, de son côté, montre que des peintres initiés de la Renaissance se servaient volontiers des graphismes du tarot pour réaliser leurs œuvres.

³ La Bruyère éditions, 2007 – 100 pages, 15 €.

⁴ Dervy, 2007 – 380 pages, 19 €.



André Benzimra, *Exploration du temple maçonnique à la lumière de la kabbale* ⁵.

Ce livre n'est pas sans intérêt même si son préfacier, Michel Saint-Gall, avoue « ne trouver aucun élément kabbalistique dans l'histoire de la franc-maçonnerie, sa philosophie, l'évolution de ses rituels et de ses coutumes... ». Pour défendre ardemment sa thèse, André Benzimra recherche des correspondances entre la kabbale et la loge

maçonnique. S'il est vrai que tout ce qui monte converge, selon la belle expression de Teilhard de Chardin, on ne peut tout de même pas tout mélanger et, s'il est vrai que la disposition de la loge dans certains rites peut évoquer l'arbre séfirothique, on doit rester prudent et réservé face aux amalgames un peu trop hâtifs. On ne peut penser raisonnablement que la kabbale, fruit de la réflexion et du travail de philosophes juifs du Moyen Âge, puisse avoir une étroite relation avec la franc-maçonnerie, née dans les îles britanniques au moins cinq siècles plus tard dans un contexte sociopolitique et religieux tout à fait différent. Maintenant, que la franc-maçonnerie, dans son désir parfois désordonné de se rattacher à toutes les traditions gnostiques, ait quelque peu emprunté à la kabbale comme elle l'a fait à la chevalerie, au rosigrucisme et à d'autres avatars ésotériques, est une autre histoire. Mais, est-cé de l'Histoire ? On peut en douter.

Jean Tourniac, *De la chevalerie au secret du Temple* ⁷.

Jean Tourniac est un éminent spécialiste de l'histoire de la chevalerie et, également, des rites initiatiques de la franc-maçonnerie. Ici, ce fervent disciple de René Guénon analyse « les relations nouées par les Templiers avec les communautés orientales », ce qui a déjà été évoqué par maints auteurs. De ce fait, les Templiers, moines-soldats,



⁵ Dervy 2007 – 240 pages, 17 €.

⁷ Dervy 2008 – 210 pages, 12,50 €.

auraient été instruits de secrets graves, ce qui aurait eu pour malheureux effet leur persécution. Mais, nous savons que l'Ordre des Templiers n'était pas le seul acteur chrétien lors des Croisades (en fait, il coexistait cinq ordres de chevalerie monastique embarqués en Terre Sainte) et, fort opportunément, Jean Tourniac invite un oublié : « l'Ordre militaire et hospitalier de Saint-Lazare de Jérusalem ». Cet ordre a survécu jusqu'à nos jours aux turpitudes du temps et aux adversités conjuguées. Deux grandes figures maçonniques prirent place dans cet Ordre au 18^e siècle : Joseph de Maistre et le chevalier Ramsay qui, chacun, jouèrent un rôle non négligeable dans l'histoire de la franc-maçonnerie française.



Henry Welsh, *Le Pèlerin sur l'Échelle* ⁸.

Dans ce livre, l'auteur nous invite à un voyage à l'intérieur de nous-mêmes « en quête de silence, source de toute révélation ». S'appuyant sur la structure d'un rite maçonnique (sans doute le plus pratiqué dans le monde), le Rite Écossais Ancien et Accepté, Henry Welsh nous propose de graver les échelons de la spiritualité en une époque, la nôtre, qui voit se diluer les valeurs et se

développer les angoisses et le mal-être. Il précise, et ce n'est jamais superflu, que la franc-maçonnerie est un ordre initiatique traditionnel, et rien d'autre, sommes-nous tentés d'ajouter. La question se pose cependant de savoir si ce voyage intérieur nécessite l'appartenance à un ordre initiatique qui peut, certes, nous aider à nous affranchir des préjugés mais ne peut se substituer à une réflexion intime. Un ciseau aussi adroitement tenu qu'il puisse l'être ne remplacera jamais la pierre qu'il est censé tailler. De même, un enseignement, aussi bien mené qu'il soit, ne suppléera jamais l'acuité intellectuelle de son élève. Et, a fortiori, une transmission initiatique, aussi valorisante soit-elle, n'exemptera le disciple de son effort personnel et de sa recherche.

⁸ Ivoire-Clair 2007 – 260 pages, 19 €.



Les revues

Nous avons reçu...



« LE MAILLON DE LA CHAÎNE MAÇONNIQUE », n° 100 de décembre 2007⁸. Cette revue fête son centième numéro, ce qui donne naturellement lieu à la présentation d'un historique. Nous saluons notre confrère à qui nous souhaitons un bel avenir et une longue vie. En-dehors de cela, nous avons remarqué, au rayon de l'ésotérisme, une étude sur « mystique et ésotérisme » et, dans celui de la philosophie, un article sur « la franc-maçonnerie face à l'écologie ».

Le bulletin des « Amitiés spirituelles », n° 233 de janvier 2008⁹. Nous avons noté dans ce numéro un article, entre autres, de Daniel Gontier sur la « Didaché », c'est-à-dire le christianisme primitif dont Émile Besson demeure l'exégète incontournable.

« ATLANTIS », n° 431 de décembre 2007¹⁰. Toujours très fourni en articles de qualité, cette revue nous offre, en ce numéro 431, un sommaire éclectique où se rencontrent Lucien Gérardin V qui traite des « Atlantes imaginaires », Raymond Terrasse qui nous entretient de « Cotignac et l'opération Louis XIV », Serge Barnoud qui nous emmène dans « Le Beaujolais symbolique ». Et d'autres auteurs encore...

⁸ 47, rue La Condamine 75017 Paris.

⁹ 14, rue Campo-Formio 75013 Paris.

¹⁰ 30, rue de la Marseillaise 94300 Vincennes.

Inventaire des revues de la nouvelle série disponibles au 29 février 2008

1953 - 1 - 4	1955 - 3	1961 - 3
1964 - 4	1965 - 4	1966 - 3 - 4
1972 - 2 - 3 - 4	1973 - 3 - 4	1975 - 2 - 3
1976 - 1 - 4	1977 - 1 - 3	1979 - 3 -
1980 - 4	1982 - 3 - 4	1983 - 1
1984 - 1 - 3 - 4	1985 - 1	1986 - 1
1987 - 2 - 3	1988 - 1 - 4	1989 - 1
1990 - 4	1992 - 3	1998 - 4
2000 - 2	2002 - 2 - 4	2003 - 3 - 4
2004 - 2 - 3	2005 - 4	2006 - 1 - 3 - 4
2007 - 1 - 3	2008 - 1	

Chaque numéro disponible est cédé au prix de 5 € TTC (port compris)
À partir de 15 revues : 4 € ; à partir de 25 revues : 3 €

SOMMAIRES 2007

N° 1 - Éditorial - À l'abbé Pierre, poème de Victor Varjac - Poème extrait du « Dragon de poussière », de Victor Varjac - Essai sur une gravure tirée de l'œuvre de Jacob Boehme (suite et fin), par Méhiel - Quelques échelles spirituelles d'Occident, par Patrick Négrier - La caverne, par Alain Auger - Dante, notre frère spirituel, par Bernard Liguori - Éros, Thanatos, Dionysos, réflexions sur la vie initiatique, par Marc Bariteau - Quelques présences allégoriques en littérature ésotérique française (2^e partie), par Denise Bonhomme - Les deux Saint-Jean, annexe III, par François Bertrand - Les livres et les revues - Les disques, par Daniel Steinbach.

N° 2 - Éditorial - La tolérance, par Henry Bac - Louis-Claude de Saint-Martin et le calendrier républicain, par Henry Bac - Une cité initiatrice : Florence, par Henry Bac - Un homme pour notre temps : Constant Chevillon (1880-1944) - Les phénomènes paranormaux, par Serge Hutin - Quelques informations au sujet de la « *Fraternitas Thesauri Lucis* », par François Bertrand - Wagner ou la magie de l'opéra (1^{re} partie), par Marcel Mollé - Les livres et les revues.

N° 3 - Poème « Bâtir son Temple », par Jean-Elias Benahor - De la nécessité de vivre le sacré, par Christine Tournier - Les Fidèles d'Amour, par Gravitass - Après le départ de M. Chapas, par Philippe Dugerey - « L'Homme de désir » dans l'œuvre de Louis-Claude de Saint-Martin, par Robert Deparis - Wagner ou la magie de l'opéra (suite et fin), par Marcel Mollé - À la découverte du mystère divin, par Marie-Gabrielle Janier - Quelques présences allégoriques en littérature ésotérique française (3^e partie), par Denise Bonhomme - Les livres et les revues.

N° 4 - Éditorial - La grande initiation rosicrucienne de Robert Fludd, par Serge Hutin - Une initiation martiniste sous l'occupation, par Robert Ambelain - Salomon dans les traditions ésotériques, par Christian Lochon - La démarche philosophique de Louis-Claude de Saint-Martin, par Jean-Claude Rossignol - Le martinisme dans Balzac, par Émile Ferdar - Témoignage, par Robert Delafolie - Hommage à Papus, par Jean-Christophe Cabotte - Papus, par Maria Lorenzo - Le chien Clovis, par Pierre Guérande - Quelques présences allégoriques en littérature ésotérique française (4^e partie), par Denise Bonhomme - Les livres et les revues.

L'Initiation

Cahiers de documentation ésotérique traditionnelle
Revue du martinisme et des divers courants initiatiques

Bulletin d'abonnement 2008

à recopier, à photocopier ou à télécharger sur le site www.initiation.fr
et à envoyer rempli, signé
et accompagné du paiement (chèque bancaire ou postal) à :

Revue L'Initiation

7/2 rés. Marceau-Normandie - 43 av. Marceau
92400 COURBEVOIE

Compte chèques postaux : 8 288 40 U PARIS
IBAN : FR27 2004 1000 0108 2884 0U02 033
BIC : PSSTFRPPPAR

Veillez m'inscrire pour un abonnement d'un an
(janvier à décembre 2008)
4 NUMÉROS PAR AN
à dater du premier numéro de l'année 2008

Nom..... Prénom.....
Adresse.....
Code postal..... Commune.....
Date ___/___/200__ Signature_____

Tarifs 2008

France, pli fermé	30 euros
France, pli ouvert	27 euros
U. E. - DOMTOM	35 euros
Étranger (par avion)	42 euros
ABONNEMENT DE SOUTIEN ..	à partir de 43 euros

Nota : Les abonnés résidant à l'étranger (hors U. E.) doivent effectuer leur paiement EN EUROS, payables dans une succursale de banque française.
Le prix d'achat de chaque numéro antérieur à l'année en cours est de 5 euros.

« LE GERME »

vous propose des conférences tous les premiers mercredis de chaque mois,
à 19 heures 30, à la « Maison des Associations », 2 bis rue du Château
92200 Neuilly-sur-Seine (M^e Pont de Neuilly), contact : 06 89 35 85 59.

• Le 7 mai 2008. Michel Léger évoquera Sédîr, écrivain spiritualiste.

• Le 4 juin 2008. Michèle Garmy-Gaffet interviendra
sur le thème du « rêve ».

Les thèmes des conférences pourront être consultés sur nos sites
www.initiation.fr et www.yvesfred.com

Dernière minute : au moment de mettre ce numéro en fabrication, nous apprenons le décès de deux anciens collaborateurs de la revue : Bertrand de Maillard et Jean-Pierre Bayard. Dans notre prochain numéro, nous leur rendrons l'hommage qui leur est dû.

Le jeudi 28 février dans la soirée, Gilbert Lenga, le mari de Marielle-Frédérique Turpaud, notre amie rédacteur adjoint de la revue, s'est éteint sur le plan physique pour s'en aller vers ces mondes mystérieux où séjournent les âmes. Le mardi 4 mars, nous étions nombreux à partager la peine de Marielle-Frédérique en accompagnant Gilbert au cimetière parisien de Bagneux. Que Marielle-Frédérique soit assurée de notre fraternelle affection en cette épreuve qu'elle traverse.

La direction, la rédaction